

Notes du transsibérien, juillet 2006

De Moscou à Pékin en passant par la Sibérie et la Mongolie

jeudi 10 août 2006 par Gérard Filoche

« Le Transsibérien ou Transsibirskaya est une voie ferrée de Russie (souvent confondue avec le train qui y circule, on parle du Transsibérien en français pour désigner autant la voie que le train) qui relie Moscou à Vladivostok sur 9238 kilomètres. Il ne traverse pas moins de 990 gares. La durée du voyage dans sa totalité est d'une semaine.

La majorité de la population de la Sibérie se concentre le long du Transsibérien où se trouvent quelques bassins industriels importants dont le Kouzbass. Il existe un Rossiya qui circule tous les jours entre Moscou et Vladivostok. On compte également deux trains sur le même itinéraire en direction de Pékin : l'un se nomme le Trans-Mandchourien (via Harbin) de l'administration Russe et l'autre le Trans-Mongolien des chemins de fers chinois. Les voyageurs du Rossiya n'effectuent que des distances moyennes en se contentant de relier les villes les plus importantes autour de Moscou. Ceux qui font le voyage jusqu'au bout se sont armés de patience et de volonté, car ce trajet reste malgré tout un voyage aux dimensions épiques. Il existe deux niveaux de confort : les sièges peuvent être tapissés, en plastique ou en cuir. Les deux types de banquettes se transforment en lit pour les voyages nocturnes. Parmi les voitures lit on trouve des espaces à deux couchettes de "type européen," puis de quatre et plus et des grandes salles non cloisonnées de type dortoir. »

Moscou : 5 juillet 2006, Cheremetev

Pendant la file d'attente, (au trop long) contrôle de descente d'avion, à l'aéroport, il y a des publicités sur un grand écran Sony, Canon, Mercedes, Budget, Philips, HSBC, et pléthore de banques. Lors de mon dernier passage en 1987, il y faisait aussi sombre, mais il y avait un portrait de Lénine. Là, il y a la marque de toutes les multinationales : elle sont rentrées, aujourd'hui elles sont toutes là.

Le trajet entre l'aéroport et la ville est ingrat : embouteillages, vieilles voitures disparates, camions usés et limousines noires alternent. Le ciel est gris, grandes barres d'immeubles sans grâce, une sur deux en rénovation, avec immenses et dangereux échafaudages, et, plus on approche de la ville, plus il s'agit de bureaux pour tous les grands groupes multinationaux qui s'affichent sans vergogne.

On nous loge dans un hôtel de 27 étages, « Intourist », à côté d'un parc d'attraction de type folklore-land. On y a vue au loin sur la ville, par-delà une immense zone verte et on est sur la ligne du métro pour le Kremlin, le lendemain matin. On mange dans une « isba » faite pour touriste, un pourtant excellent « bœuf-Strogonoff » avec de la bière.

Réveil early. Métro célèbre, magnifique. On est sorti juste sur le Bolchoï en pleine réparation. Et entouré lui-même de chantiers. Excepté la Loubianka, elle, qui paraît comme neuve et toujours aussi massivement « impressionnante ».

« La place Rouge était vide » encadrée de barrières empêchant d'y marcher librement.

J'ai voulu voir Lénine dans son mausolée. La file d'attente a duré près de deux heures. On y accède ensuite péniblement en descendant à tâtons un grand escalier dans le noir, on tourne et on remonte un peu, vers une lumière : on entrevoit le cercueil, seul éclairé, le derrière de la tête d'abord, puis le reste du corps côté droit, on fait le tour sans pouvoir s'arrêter, vite, pressé par les gardes. Avant de redescendre et de remonter vers le soleil cette fois. Ce n'est même pas un « teint » cireux, qu'à ce cadavre, mais un visage blême composé de cire comme au Musée Grévin. Il apparaît en pleine lumière, petites mains, petites oreilles, front blanc livide, petite moustache marronnée claire, petit corps.

Petite dépouille pour un grand homme

Nadejda Kroupskaïa, la femme de Lénine, avait raison, dès le début, de hurler contre la construction d'un tel mausolée. « Faites donc des écoles, des crèches, à la place » expliquait-elle contre le projet de Staline, « c'est ce que Lénine lui-même, aurait voulu, et jamais il n'aurait accepté d'être ainsi embaumé ». En effet, s'il y avait bien quelque chose de contre-révolutionnaire, de contraire aux idéaux bolcheviques, les « communards » de l'époque, c'était bien de bâtir un « mausolée » pour une révolution ! C'était tout le contraire de la faire vivre, mais Staline voulait sans doute l'enterrer déjà. (Lire Démocratie & socialisme, qui, dans son n°3 en février 1993, peu après, donc, le coup d'état manqué des bureaucrates staliniens, contre Gorbatchev et la prise de pouvoir par Eltsine, titrait en dernière page : « A bas le mausolée de Lénine », reprenant les arguments de Kroupskaïa.)

Derrière le Mausolée, dans le désordre historique le plus complet, au pied du Mur du Kremlin, les tombes des grands bolcheviques historiques et de leurs assassins, dont Staline. Bourreaux et victimes rassemblées. J'irai cracher sur ta tombe en la choisissant bien.

On revient aux jardins Alexandrovitch, à côté du Kremlin, fermé ce jeudi-là. Tans pis, on en fera le tour en allant au Musée Pouchkine : il y a une flopée de Jean-Baptiste Corot mon favori de toujours, magnifique (les couleurs bleues irisées des arbres m'émeuvent à chaque fois). Courbet, Cézanne. Une belle collection d'impressionnistes : Monet deux des façades de la cathédrale de Rouen (j'avais vu l'exposition lorsqu'elle les avait toutes regroupées). Il y a aussi une vue de la falaise d'Etretat en bleu foncé, mais franchement bâclée. Ensuite on a des Renoir (dont la femme au Moulin de la galette notamment) ensuite ils sont tous là : Sysley, Pissaro, Manet, Degas, Van Gogh. On a aussi Odilon Redon, à côté de l'école de Vienne, Klimt cela va bien.

Derain, Vlaminck (petit tableau que j'aime à Auvers-sur-Oise). Bonnard (dont deux pas beaux), plusieurs Signac, trois Picasso, un Eugène Boudin que j'aime, plusieurs Matisse, Léger, Dufy, jusqu'à un Kandinsky et un Miro. Là, on a vraiment pris plaisir.

Malheureusement, pas de livre récapitulatif, ni de plaquette, ni de reproduction, car pas de librairie à la sortie.

A côté, en sortant, à gauche, l'église orthodoxe Saint-Sauveur, flambant neuf, moche en réalité : elle a remplacé la plus grande piscine de Moscou... et en face il y a cette improbable statue noire géante de Pierre le Grand sur un bateau aux voiles repliées, tourné vers l'ouest... Le tsar est plus grand que son bateau, l'ouvrage doit mesurer trente mètres de haut... Ridicule. C'est Lyoukov, le maire libéral qui a imposé ces deux monuments, histoire sans doute de se faire bien voir des popes et du passé...

1917-2007 : être historien en Russie ?

Il y a un Musée d'histoire qui s'arrête au XIX^e siècle... Ça doit être dur d'être professeur d'histoire en 2007. Raconter comme nos gandins parisiens que « Staline était dans Lénine » et la « contre-révolution dans la révolution » ? Comme lors de la contre-révolution blanche en France, refuser de prononcer les « r » pour manifester son regret de la mort du roi Louis XVI ?

L'histoire n'est pas écrite par les seuls vainqueurs, contrairement à ce qu'on dit, et puis les « vainqueurs » changent avec le temps : l'humanité se souvient du nom de Spartakus, pas du nom du gouverneur romain qui a décidé de son exécution.

L'histoire change donc : la Commune de Paris n'avait pas la même presse en 1881 (on se contentait, devant l'interdiction de l'évoquer, de chanter « le temps des cerises » - chanson préférée de ma mère),

- ▶ en 1891 (les héros survivants, d'abord envoyés au bagne, avaient été graciés en 1985)
- ▶ en 1901, (l'approche du « Bloc des gauches » était imminente)
- ▶ en 1911 (le nationalisme était reparti),
- ▶ en 1921, le mouvement socialiste et communiste divisé ne l'appréhendait pas de la même façon)
- ▶ en 1931.. 1941 (n'en parlons pas...) `
- ▶ en 1951...1961...
- ▶ en 1971 pour son centenaire où des centaines de milliers de manifestants, après mai 68, lui rendirent un immense hommage.

Qu'en sera t il d'Octobre 1917 dans la Russie et dans le monde en 2017 ? En 2067 ? Une phrase banale du guide « Lonely Planet » qu'on a entre les mains pour ce voyage, évoque « le crime de Sverdlovsk » qui a

ordonné l'exécution de la famille du Tsar... Mais il n'évoque pas les crimes commis par le tsar, avec 7,5 millions de morts, conséquence de son engagement dans la guerre de 1914-17 ?

La Russie, à elle toute seule, a payé un tribut supérieur à celui de tous les « Alliés » réunis, entre 1914 et 1917.

Octobre 17 : « Dix jours qui ébranlèrent le monde » (relire John Reed)

Qui peut les effacer ? Pas Hachette, ni Courtois, ni Lagardère, ni Dassault, en tout cas, quelque soit leur main mise sur nos médias, notre « culture » !

Finalement la révolution d'Octobre fut une révolution quasi pacifique : la thèse à la mode à Paris et dans l'univers libéral, c'est que c'était un « putsch ». Mais allez donc défendre que la révolution de 1905 était un « putsch » et que la révolution de 1917 était étrangère à la tentative qui l'avait précédé 12 ans plus tôt ? Allez donc prouver que les masses n'y ont pas joué de rôle ou défendre qu'il eut été préférable de maintenir le tsar en place (il y en a qui s'y exercent).

Le mouvement - avec la journée des femmes - qui a chassé le tsar en février 17 avait commencé par lui demander respectueusement du « pain » et la « paix ». A manger ! Stop à cette guerre infâme ! Au début, pas plus irrespectueusement que le peuple de Paris vis-à-vis de la boulangère et de son petit mirliton... Le tsar, embringué dans sa sale guerre et dominé par ses courtisans, a refusé : ni pain, ni paix Louis XVI était parti à Varenne, rejoindre ses amis émigrés qu'il aimait davantage que son peuple... Ils ont connu un sort commun.

La prise de la Bastille, c'était un « putsch » ? Il y a eu de nombreux épisodes de la Révolution Française entre le 14 juillet 1789, la Constitution de 1793, les clubs, les jacobins, des coups de force, des soulèvements de masse, les enrégés, la conjuration des émigrés, Valmy, la Terreur, le Mouvement des égaux, et Thermidor, le triumvirat, l'Empire... Il y a aussi de multiples épisodes, de façon condensée, entre février et octobre 17 : le gouvernement provisoire, les journées de juillet, le putsch de Kornilov, les élections à la douma d'août septembre...

Les bolcheviks archi-minoritaires en février (Lénine exilé estimait en janvier 17 qu'il ne verrait sans doute jamais la Révolution - lorsqu'il rentre et dit que le pouvoir peut être pris - thèses dites d'avril - il passe pour fou, Trotski rentre en juin 17) sont devenus majoritaires en août, septembre, octobre. Ils gagnaient en influence, ils sont passés de plusieurs milliers à plusieurs centaines de milliers, tout simplement parce qu'ils continuaient à exiger la paix, le pain, la terre, alors que le gouvernement mencheviks cadets continuait la guerre et faiblissait devant les candidats dictateurs qui fomentaient déjà la contre-révolution...

Qui allait gagner ? Le putsch de Kornilov ? Non, c'est la résistance vive, massive, ouvrière, paysanne, de ceux d'en bas qui souffraient de la guerre infâme menée par le tsar puis par Kerenski : Kerenski tomba tout simplement parce qu'il ne voulait pas donner satisfaction au peuple, pour les mêmes raisons qu'était tombé le tsar, (et Louis XVI) Pas besoin d'invoquer un « putsch » pour comprendre. (Lire « l'histoire de la révolution russe » de Trotski où celui-ci fait litière, preuves, chiffres, arguments à l'appui de l'argument

misérable du « putsch », ou voir et revoir un des films d'Eisenstein, ou relire encore et encore John Reed, ce journaliste américain et « Red » de Warren Beatty).

Les bolcheviks, faut-il le rappeler aux ignorants involontaires, gagnent la majorité à toutes les élections qui se tiennent fin août, courant septembre 17, dans les grandes villes. Mais évidemment, ils ne s'appuient que sur 2,5 millions d'ouvriers, et il y a 150 millions de paysans. Ce n'était pas en Russie que la situation était mûre pour une révolution socialiste, mais en Allemagne, en Grande-Bretagne, en France... (Les bolcheviks n'ont jamais cessé de le répéter, c'était leur obsession, jusqu'à ce que Staline dise le contraire avec son « socialisme dans un seul pays »).

Pour autant fallait-il « laisser » gagner les « blancs » réactionnaires et autres ignobles forbans ? Le choix n'était pas entre révolution et nouvelle société réformée, il était entre la prise du Palais d'hiver, et les dictatures des Kornilov, Dénikine, Wrangel, Koltchak, le "Baron fou" Urgern Von Sternberg en Mongolie, à Ulan-Baatar et autres barbares.

Koltchak

Une statue de plus de cinq mètres représentant l'amiral Alexandre Koltchak, grand chef des forces armées "blanches" durant la guerre civile russe, a été inaugurée fin décembre 2004, le jour du 130ème anniversaire de sa naissance, à Irkoutsk (Sibérie, à côté du lac Baïkal).

La statue réalisée par Viatcheslav Klykov a été érigée dans l'enceinte de la cathédrale de Znamensk où sont enterrés de nombreuses personnalités de l'histoire russe.

Le monument se situe non loin de l'endroit où l'amiral Koltchak avait été fusillé et son corps jeté en février 1920 dans la rivière Angara. Une plaque à la mémoire de l'amiral a aussi été inaugurée à Omsk sur ce qui fut le bâtiment de l'état-major des "blancs" lors de la guerre civile russe.

L'amiral Alexandre Koltchak, né en 1874 fut un acteur de la guerre perdue russo-japonaise. Lorsque la révolution éclata en 1917, il démissionna du commandement de la flotte de la mer Noire, puis il gagna la Sibérie où il instaura un gouvernement militaire il commit de nombreux crimes de guerre avec son armée jusqu'à la Volga avant d'être isolé et vaincu par les bolcheviques et d'être fusillé.

La guerre civile, en Russie, commença après la victoire des bolcheviks. La première armée blanche (anti-bolchevique), que l'on appela l'"Armée des volontaires", fut formée durant l'hiver 1917-1918, dans le pays cosaque au sud, sous le commandement du général Denikine. Une autre armée se créa en Sibérie occidentale autour d'un contingent de 45000 anciens prisonniers de guerre tchèques, armés par le gouvernement tsariste pour combattre l'Allemagne. En novembre 1918, l'amiral Alexandre Koltchak prit le commandement de cette armée, s'auto proclama "chef suprême de toutes les Russies" et installa sa capitale à Omsk. D'autres armées, plus modestes, se formèrent au nord-ouest, au nord et en Sibérie orientale.

À peine signé, le traité de Brest-Litovsk fut violé par l'Allemagne qui envahit l'Ukraine, la Géorgie et la Crimée, en avril 1918. Les Britanniques, hostiles au régime bolchevique depuis le traité de paix qu'ils considéraient comme une trahison, apportèrent leur soutien militaire aux armées blanches. Ils occupèrent Mourmansk (mars 1918) puis Arkhangelsk (août 1918), à l'extrême nord de la Russie, dans le but prétendu de contrer l'avancée allemande sur Petrograd (aujourd'hui Saint-Pétersbourg) ! ; ils décidèrent les Japonais, aidés d'un corps expéditionnaire américain, à occuper Vladivostok en Sibérie orientale (avril 1918), avec pour objectif prétendu de réactiver le front oriental. Les contingents français et américains déployés sur le territoire russe se retirèrent après l'armistice. Les Britanniques restèrent jusqu'à l'automne 1919. Leur soutien aux forces anti-bolcheviques fut surtout une aide financière et en matériel militaire. Devant ces assauts, l'Armée rouge fut créée début 1918 Au plus fort du conflit, elle devait compter près de cinq millions d'hommes.

Les batailles décisives de la guerre civile eurent lieu en 1919. Koltchak lança au printemps 1919 une offensive contre Moscou ; il atteignit les rives de la Volga, où il fut arrêté par l'Armée rouge et contraint de se replier. Son armée se désintégra peu de temps après et il fut fait prisonnier et exécuté le 6 février 1920. (lire "Corto Maltese" d'Hugo Pratt)

Le peuple, qui accueille parfois avec joie les soldats de l'ancien régime, se plaint bientôt des rapines et du retour des gros propriétaires. Ce sont des révoltes à l'arrière qui gênent souvent les offensives blanches. Koltchak et Denikine s'aliènent les paysans en abolissant le décret sur la terre, par leurs mesures autoritaires, les exactions, les pogroms. Leur seul programme est l'ordre ancien. Koltchak était avide de l'or russe, c'était l'un de ces aventuriers, assassins sans scrupules, tortionnaires, mercenaires, comme la majorité de ces « blancs » qui essayèrent de défendre en Sibérie, et fort heureusement en vain, l'affreux monde décadent des tsars.

Denikine, lui, s'était enfui... : Article publié le 07 Octobre 2005 par Marie Jégo. Source : LE MONDE Taille de l'article : 664 mots

Extrait : « Quatre-vingt-cinq ans après son exil, cinquante-huit ans après sa mort, le général tsariste Anton Denikine a été réhabilité dans son pays d'origine. Arrivées des Etats-Unis via la France par avion spécial, sa dépouille et celle de son épouse ont été inhumées en grande pompe, mardi 4 octobre, au monastère Donskoï de Moscou. Organisée par le Fonds pour la culture et par Marina Denikina, 85 ans, la propre fille du général, venue de Paris pour l'occasion, la cérémonie marque la volonté russe de jeter un autre regard sur son histoire, loin des clichés de la propagande communiste ». (sic)

Avertis par le massacre de la Commune de Paris, et par les massacres répressifs semblables de décembre 1905, les bolcheviks (et les mencheviks) savaient à quoi s'en tenir en cas de contre-révolution... Les Versaillais sont les mêmes partout, les russes blancs les valaient bien !

Les épisodes suivant la prise du pouvoir l'ont prouvé : la guerre contre-révolutionnaire a été organisée en provenance du monde entier avec une violence inouïe et le maximum de moyens pour écraser les bolcheviks isolés (et qui « attendaient » la révolution allemande, persuadés que, sans elle, ils périraient - ce qui fut le cas). C'est cette guerre civile alimentée de l'extérieur (il y a eu six corps expéditionnaires étrangers contre la jeune révolution, dont ceux de France, du Japon et des Usa !) Ce n'est pas le prétendu « putsch » qui a ruiné le pays, mais cette guerre civile qui a provoqué plus de 6 millions de morts, de 1918 à 1921, auxquels il faut ajouter dans les années suivantes, 7 millions de morts de famine, de pandémies (typhus, choléra).

Les révolutionnaires russes gagnèrent et périrent à la fois. Pas comme les Communards, directement sous les chassepots des mercenaires de la classe dominante. Car la classe dominante était exsangue : c'est donc de l'intérieur de leurs rangs épuisés, isolés, que la contre-révolution gagna. Comme les conquérants de Cinggis Xan, ils furent assimilés par les survivances de l'appareil d'état tsariste, s'y intégrèrent, s'y transformèrent, la nouvelle bureaucratie poussée sur l'ancienne, s'érigea en détruisant ce qui restait de tradition bolchevique.

La bureaucratie stalinienne a autant de rapport avec la révolution d'Octobre, que l'empire napoléonien avec les sans-culottes de la Bastille.

Staline et Napoléon 1er ne sont pas dans la continuité de Robespierre, Saint-Just, Babœuf, Lénine ou Trotski. Staline était un intrigant chauvin et malsain, un « brutal argousin grand-russe », (selon l'expression de Lénine dans son « Testament »).

Il est enfin normal que Staline soit aujourd'hui chassé des places, des statues, des hommages de tout genre : il représente la barbarie, pas Octobre.

On préférera aussi Varlin, Delescluzes, Rossel, Louise Michel à Adolphe Thiers.

C'est pour cela qu'à ce jour, la Russie actuelle n'a pas osé, ni pu, ni voulu chasser Lénine : il est partout, en statue, en rues, en images, en édifices de toutes sortes... Après avoir cessé dans les années 90, les longues files d'attente ont repris sur la place Rouge pour visiter ce désastreux Mausolée où il est embaumé. L'enlever aujourd'hui n'a plus le même sens.

Staline n'est pas, quoiqu'en disent nos nombreux thuriféraires réducteurs de révolution, « dans la continuité » de la révolution russe, il en est au contraire l'agent exterminateur. Il a fallu qu'il tue la quasi-totalité des révolutionnaires d'Octobre, qu'il extermine non seulement les racines, la culture, les idéaux des bolcheviques, mais l'immense majorité des bolcheviques eux-mêmes pour imposer son pouvoir.

De 1927 à 1937, la contre-révolution triomphe, et ce qui en reste, la barbarie stalinienne n'a plus rien à voir avec les tentatives socialistes du début, encore moins à voir avec le communisme, bien sûr.

Les capitalistes du monde entier ne seront pas rassurés pour autant par la victoire de Staline (même s'ils applaudiront aux procès de Moscou) et les grands trusts allemands conféreront à Hitler, le pouvoir et la tâche d'en finir vraiment avec le spectre, même dégénéré du bolchevisme.

S'ensuit la 2e guerre mondiale qui fera 20 millions de morts en Urss. Une deuxième tragédie, qui épuise le peuple lequel lutte de toutes ses forces contre l'envahisseur nazi (en dépit de toutes les crimes et erreurs militaires de Staline, en dépit du fait qu'il avait décapité l'Armée rouge, en dépit de son refus jusqu'au dernier jour de croire à l'agression d'Hitler). (lire « Vie et destin » de Vassilii Grosman, remarquable grand roman, sur la résistance populaire anti-nazi, en dépit du régime stalinien).

Mitterrand, de mémoire, disait en 1989 qu'il fallait prendre la Révolution française comme « un tout, dans ses différentes phases ». François Furet et autres interprètes libéraux comme Michaël Winnock, se sont surtout employés à déconsidérer les mouvements populaires, et à valoriser, disons, « les restaurations ».

1789 et 1871, 1917, c'étaient d'autres temps, d'autres mœurs, mais les leçons sont toujours là, sur la rapacité, l'avidité, la férocité des classes dominantes dès que leurs pouvoirs et leurs fortunes sont en jeu (Chili 1973, Indonésie 1965, Nicaragua 1980, Grenade...). Elles préfèrent non pas une « démocratie » mais n'importe quelle dictature à leur solde.

La réaction capitaliste d'aujourd'hui en Russie, c'est Attila, après cinquante ans de bureaucratie stalinienne, ils essaient d'éradiquer jusqu'au souvenir d'un secteur public, d'une économie mixte, d'un intérêt général... Mais Attila, on ne sait pas d'où il venait, et on ne sait plus rien de lui et il fut éphémère.

Togoglok. Tougoutchouk...

Bon, on prend le train à la gare de Iaroslav, 14 h 50 le lendemain et commence le grand périple. Un premier voyage de 25 h de train.

Démarrage doux, puis Togoglok, Togoglok, le train, le train...

Petit compartiment pour quatre, du mal à se retourner. Rideaux brodés désuets. Pas de climatisation. Chaleur étouffante d'emblée. Impossible d'ouvrir la fenêtre. Couchettes à la dure. Fleurs violettes artificielles sur la petite tablette. Toilettes rares car fermées ou occupées, ou sales. Un samovar avec eau bouillante quand même en bout de couloir. Une prise électrique dans le couloir dont on s'apercevra qu'elle ne fonctionne pas. Difficile de caser nos valises. Et nos corps.

Entrée dans la vieille Russie. Tout est vieillot : pas d'investissement, rien depuis 30 ou 40 ans

- ▶ Vladimir (191 kms)
- ▶ Boglioubovo (200 kms)
- ▶ Nijni-Novgorod (441 kms)
- ▶ Iaroslav 19 h 18
- ▶ Danilov 20 h 58
- ▶ Shar'ya 1 h 45
- ▶ Kirov (Viatka) 5 h 46 (986 kms)
- ▶ Balyesino 9 h 24 (1192 kms)
- ▶ Perm 13 h 17 (1434 kms) (Boris Pasternak Le Docteur Jivago, Anton Tchékhov, « Les trois sœurs » qui veulent fuir Perm)
- ▶ Sverdlovsk 19 h 13 (1814 km) c'est Iekaterinbourg ; 1,2 million d'habitants, on entre dans l'Oural.

Arrivée catastrophe le soir, froidure et orage. On traverse la grande place de la gare avec nos lourdes valises, on s'installe en face dans l'hôtel Sverdlovsk, 8 étages de 40 chambres, vieilles chambres, vieilles salles de bain pas repeintes.

On cherche à manger, dehors, rien, grandes avenues, pas de restaurant, on marche et on ne trouve rien. On lira dans le guide que « ce n'est pas dans la culture d'aller au restaurant ». On croise des jeunes ce samedi

soir, avec des bouteilles de bière à la main, dans ces rues désertes, froides, On en revient à la gare à une guinguette de toile avec pirojki, chaussons fourrés, soupe nouilles et viande douteuse, mieux vaut pas regarder la cuisine. Les hommes nous identifient comme « français » et ne nous parlent que de France-Italie, et de Zidane, Zidane, seul homme connu ici. La finale du mondial est demain dimanche 9 juillet.

Nuit, réveil, petit-déjeuner aussi catastrophique à l'hôtel, des vieux œufs durs blanchis, du nescafé mauvais, du thé pas mieux, quand même des yaourts, et le reste, ce sont des mauvaises saucisses, de mauvaises salades, qui puent, dégueus.

Iekatérinburg s'est appelée Sverdlovsk de 1924 à 1991 en l'honneur de Yakov Sverdlov, bolchevik local, compagnon de lutte de Lénine. Le nom historique, Iekatérinburg, a été redonné à la ville en 1991.

On marche, il faut beaucoup marcher pour voir peu de choses. Les allées nous mènent à l'Eglise toute dorée : c'est « l'Eglise du sang » Il s'agit du sang des Romanov qui ont été exécutés ici. Petit mémorial en bois, et grande revanche des popes. Pas loin du croisement des rues Lénine, Karl Marx, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg. Sverdlovsk considéré comme l'exécuté, a aussi, pourtant sa statue à trois pas de là, face à l'Opéra.

On va jusqu'à la Mairie, grand bâtiment avec son étoile rouge. Et en face la gigantesque et belle statue noire de Lénine, image très connue, le droit dressé. Un grand pope à barbe rousse, entouré de deux gaillards porteurs de banderoles religieuses, et d'une quinzaine de dévotes, essaie de faire une messe tristounette en plein air, à deux pas de la statue de Lénine pour réclamer la reconstruction d'une église qui était là avant et qui fut rasée du temps de Staline.

On cherche toujours un restaurant PECKOPAH, on trouve au bord du champ d'eau, un petit café, où l'on consent à nous servir deux lasagnes, un ragoût, des œufs, et des saucisses avec de la bière et du thé. La petite et très jeune serveuse blonde comme un cœur a des nattes genre Heidi sauf qu'elle a aussi un piercing dans le menton et dans la langue : elle nous demande qui va gagner ce soir, à minuit, heure d'ici, à la finale, de l'Italie ou de la France ? Elle est contre l'Italie car elle a battu la Russie 5 à 1. Décidément.

Une autre petite jeune fille, brune, mince, peut-être vingt ans, s'assied à côté de nous, elle est prof de français anglais vingt ans, nous aborde, et nous demande : comment c'est à Paris ? Elle habite à 200 kms de là, (la ville de Eltsine) elle vient ce dimanche pour la première fois... Province, éloignement, isolement.

Dimanche tranquille à Iekaterinburg

On se repose au soleil au bord de l'eau, lieu de promenade, musée géologique en plein air, des jeunes désœuvrés, bières à la main, minettes gloussantes poupée Barbie rose, talons hauts, pantalons à taille basses, beaucoup de soldats, tenues léopards, familles avec UN enfant, couples main dans la main, ennui.

Seulement d'un coup, deux grosses voitures avec vitres noires, un carré de gros mâles, en noir, comme des maffieux en sortent, pressés, claquant les portes.

Une grosse zone de stands et panneaux de pub dans un coin, l'un vend du Coca cola, un autre du Pepsi, ça doit être la concurrence libre et non faussée, un autre stand avec une parodie de ballons ronds de football dessinés coupe du monde...

On a marché jusqu'à l'Opéra, la statue de Sverdlovsk, puis vers une énorme statue de type « monument aux morts » avec un soldat en bronze noir revenu visiblement vaincu d'Afghanistan. Il est assis, dos courbé, accablé, avec sa mitrailleuse à la main, posée sur le sol, il est entouré de listes de milliers de morts, année par année entre 1979 et 1989, c'est, de fait, un monument « anti-guerre ». D'habitude, ce genre de monument est triomphant, clamant l'amour de la patrie, bras levé, bouche déclamant, là, le remords épuisé, domine.

En remontant, on traverse un grand parc avec de jeunes amoureux, il y a un grand stade « Dynamo », et des plans d'eaux. Espace et vides.

Des ouvriers travaillent le dimanche dans tous les chantiers, les échafaudages sont nuls en matière de sécurité.

Retour gare, hôtel, départ troublé car le train affiche un retard indéchiffrable entre horaire local et horaire de Moscou, ce, en caractères cyrilliques. On s'affole un peu. Finalement il part avec trente cinq minutes de retard, ce dimanche soir 9 juillet à 21 h heure de Moscou + 2 h heure locale. Ça nous a créé des inquiétudes, mais on finit par monter dans le bon wagon n°8 puis 12 - en courant, forcément, tout au bout du quai.

Problème d'emblée avec la « chef de train » (« Provonitsa ») : devons-nous payer nos draps ? N'ayant pas été sollicités pour le faire, lors du parcours précédent, nous contestons... et demandons une facture, finalement nous ne paierons pas.

Togogglok, Togogglok...

Des boulots, pardon, des bouleaux, des bouleaux, souvent morts, verts gris, troncs blancs et noirs, mornes plaines, il pleut, il crachine, il fait gris, l'activité ferroviaire est intense on croise sans cesse des trains de marchandise, mais le notre n'est pas rapide et s'arrête sans cesse.

On monte, cette fois, c'est l'Oural. La Sibérie a commencé au km 2102 !

- ▶ Maslianskaïa
- ▶ Nazyvjevsk
- ▶ Omsk 12 h 43 (heure locale + 3 h) 2716 kms sur l'Yrtich
- ▶ Barabinsk 16 h 49 (3035 kms)
- ▶ Tatarsk.
- ▶ Novossibirsk 21 h 24 (3343 kms)

- ▶ Taïga 2 h 08 (heure locale + 4 h)
- ▶ Marlinsk 5 h 02 (3713 kms)
- ▶ Bogotol 7 h 09 (3846 kms)
- ▶ Achinsk 8 h 09 (3914 kms)
- ▶ Krasnoïarsk 11 h 50 (4098 kms) sur l'Ienisseï
- ▶ Ilanskaya 16 h 26
- ▶ Nijneoudinsk 21 h 48 (4678 kms)
- ▶ Zima 1 h 49 (4934 kms)
- ▶ Arrivée à Irkoutsk à 6 h du matin le mercredi 12 juillet heure de Moscou (heure locale : + 5 h) On a parcouru 3952 kms.

Nuit train, Omsk midi, Krasnoïarsk mi parcours, Togoglok Togoglok.

Plongée prolongée à nouveau dans les années 50, pas d'investissement, mélange de publicités Cannon et Mercedes et de petits vieillards pauvres errants, de carrioles et de vieilles locomotives, de bâtiments délabrés, et d'immeubles plus récents mais tristes. Tout semble, vu du train, stoppé, brisé, cassé, vieilli, usé, les seules tentatives, étant des couches de peinture verte, bleue, blanche, rose, par dessus les murs décrépis.

Omsk : 1,3 millions d'habitants, chantier en bord de gare, où des hommes font de l'acrobatie sur le vide, équilibristes perchés sur des hauts murs aidés par des vieilles grues à contre-poids.

Arrêt achats, 16 h locale lundi 10 juillet, il est 10 h 45 à Paris, on ne sait pas qui a gagné la finale.

Tatarsk : gare repeinte en vert clair et blanc, il est 14 h 46 heure Moscou, il fait 12° ce lundi 10 juillet, l'ordinateur indique 12 h 47 à Paris.

Togogglok, ciel gris, moins d'arbres, davantage de trains de marchandises, on va vers Novossibirsk, on laisse Alma-Ata à notre droite : c'était loin le premier exil de Trotski, c'est au milieu de nulle part.

Ordinateur définitivement coupé, pas de prise. On lit : des romans policiers pas extraordinaires (Mary Higgins Clark ! + « Au mauvais moment, au mauvais endroit », un anglais pas mal, « Dans les bois éternels » de Fred Vargas, un Pélékanos, très bien). Tant que ma batterie d'ordinateur est chargée, je travaille à mon livre de rentrée pour JC Gawsewitch.

Togogglok, togoggglouk. 65 h passées ainsi dans le train, du 9 au 12 juillet. Quatre nuits et trois jours. Dans notre « case », il y a encore des fleurs de plastique violettes, un peu gênantes, inutiles, surannées, sur la table, et des rideaux à hauteur de visage qui empêchent de bien voir. Le temps est long, il faut savoir ranger

et se ranger soi-même, se déplacer de façon coordonnée, avec un minutieux calcul de chaque déplacement, le siège est dur, la position allongée ne peut être permanente, on arrive à lire en faisant effort. Mêmes difficultés pour manger, aller aux toilettes, se lever, se coucher, ces déplacements combinés de quatre personnes dans un espace aussi restreint, deux mètres sur quatre sont tout un art.

Les toilettes de plomb sont inconfortables, et peu propres pour 40 voyageurs, il y a un tout petit filet d'eau, et surtout elles sont fermées avant chaque arrêt en gare et ré ouvertes après. Il faut calculer là aussi. Je cesse de me raser.

Descendre quelques minutes à chaque gare sans s'éloigner de la porte du wagon, ça aère, ça détend. On est sollicités pour des petits achats de vivres par des dizaines de vieilles dames qui nous agrippent : fruits, pommes, banane, fraises des bois, pains rassis, biscuits secs, fromages sans goût, bières, eaux, coca cola, vodka, petits pains fourrés de viande, « piroski », du saucisson plastique, un yaourt en boîte carrée ressemblant à du jus d'orange (on ne sait pas lire le cyrillique). Pour ceux qui fument, c'est le moment, sinon, il faut aller lorsque ça roule dans les tenders entre chaque wagon.

Une petite rasade de vodka achetée sur un quai, chaque soir à quatre, ça nourrit le sommeil, la bouteille achetée à Moscou meurt avant Irkoutsk.

Togogglok, togogglok. Le paysage est devenu lancinant : bouleaux, mélèzes, pins, sapins, bouleaux, mélèzes, pins, sapins, plaines, rares sont les bêtes et les terres cultivées. Des bois brûlés, des bois cassés. Désert, vert désert. Pluie. De temps en temps des hommes à pied, d'un autre âge Un paysan avec une faux travaille seul dans son champ loin de tout. Peu de vallons, peu de culture, peu d'élevage. Des forêts de bouleaux et encore, et encore.

C'est pourtant une immense réserve de l'humanité, des terres potentiellement riches, non ?

Partout des bâtisses abandonnées, en ruine, des usines fermées, désertées, cassées. Comme si, encore une fois, tout s'était figé. Certes il y a l'électricité partout (mais plus de soviets), mais tout ce qu'on voit, y compris les poteaux électriques, de bois, semble dater de trente, quarante ans, cinquante ans...

C'est le fruit de cinquante ans de blocage bureaucratique stalinien et quinze ans de pillage et de liquidation capitalistes. On sent qu'à un moment au début, à un moment lointain, il y a eu des volontés, des constructions, des maisons, des entreprises, de l'industrie, des champs, des gens pour s'en occuper, on en voit les traces, aujourd'hui, fossilisées.

Encore des camions des années trente, des voitures disparates, les tracteurs...Là, c'est les années vingt...

Des paysans, âgés, des vieilles femmes, isolés, dans les champs, marchant ou ne sait d'où à où...

Peu de routes visibles, peu de voitures, des carrioles...

Dans chaque ville encore des gares effondrées, repeintes par-dessus le crépi défait, des wagons abandonnés, des locomotives sans âge, des quais rongés.

Sauf à Novossibirsk, grande gare haute, où l'on passe, tard dans la nuit : il est à 21h Moscou, minuit heure locale, sur le quai, triste froidure un écran « moderne » indique 12°.

Pourquoi penser à Anna Karénine ? Parce que des cheminots tapent sur les essieux un par un, accroupis pour les vérifier, comme dans le film tiré du livre... Sinistre.

Togogglok, Togogglok, le train repart cahotant puis sursautant (nous aussi) puis retrouvant son rythme, freinant, bloquant, avant de redémarrer encore.

Togogglok - Tougouglouk, on finit par vivre soi-même au rythme des essieux, au cloc-cloc des roues sur la voie, on épouse, on « sent » les secousses, attaché dans le compartiment, la couchette rude, avec l'odeur bien spécifique de tous les trains, de la vitre embuée et sale. On n'est pas seulement « quatre » dans l'espace du compartiment, on a quatre côtés, quatre dimensions, on EST le train, ses odeurs, ses brumes, ses paysages, les bouleaux qui passent... Togogglok, tougoutchouk, on dort bercé et on se réveille si ça s'arrête. Chaud et froid, nuit et jour, mal au dos et courbatures, on se plie, on se dépie. On patiente, on lit, on s'endort, on ouvre les yeux, inquiet : sursaut, IL, le train, c'est nous, et nous sommes encore arrêtés. Incertitude. Où sommes-nous ? Quelle heure est-il ? A l'heure de Moscou où à l'heure locale ? Ca fait combien de temps ? Quand repart-il ? Togogglok. Tougouglouk. Il est reparti.

On « sort » ce deuxième soir : on va au wagon-restaurant. Installés, on a les oreilles cassées par un Dvd de dessin animé américain sur un petit écran, fort bruyant. On boit un petit pichet de vodka, de la bière, on mange un poulet-frites. Ca fait du bien.

On a des voisins patibulaires, mais qui se décident quand même à sourire au dernier moment. Il y a un milicien avec sa radio dans un coin spécial du wagon, à côté de la chef de train. Mais impossible de lui demander de brancher mon cordon d'ordinateur pour recharger la batterie, il ne veut pas comprendre.

Aux arrêts, on voit encore Lénine partout, en image, en statue, seul où avec des ouvriers et paysans, en petit, en grand, en buste, ou en pied, ils n'ont pas osé y toucher, le doigt levé, ou la main dressée, marchant, ou s'apprêtant à le faire, parlant, entraînant le peuple...

Peur, le jour revenu, lors d'un arrêt à une gare : il n'y a jamais de passage souterrain, ni de passerelles, tout le monde marche sur les voies, on voit un groupe partir de notre convoi, et aller chercher du ravitaillement cinq voies plus loin... Mais un autre train de marchandises arrive et se gare entre eux et nous, comment revenir ? Impossible de faire le tour des 100 wagons, alors, ils passent sous les wagons, entre les roues, des grappes pliés, enfants, femmes, sous les wagons... sans précaution... pour regagner notre quai et repartir à temps avec nous.

Les cheminots ? On en voit, nombreux avec des vestes orange phosphorescentes, ils semblent réparer les voies, il y a des petites gares de triage fréquentes, mais cela semble le plus souvent un filet d'eau, pas une activité dense. Des locomotives sont encore à l'arrêt vieilles et neuves, des wagons verts, des wagons-marchandises comme en France, beaucoup de trains en rade. Puis, avec le temps, on constate que, si, il y a

beaucoup de trains de marchandises, on en croise de plus en plus fréquemment. C'est « la ligne la plus chargée au monde » nous a t'on prévenu.

Ainsi passent deux nuits pleines, deux jours pleins. On arrive à midi le 12 juillet, le temps de replier les draps, les serviettes, et de les rendre à la « kapo » du train pas souriante.

C'est Irkoutsk

Irkoutsk est liée à l'exil d'une part de l'élite Russe, appelés les Décembristes. qui, en décembre 1825 se rebellèrent contre l'autorité du tsar et le servage. Ceux qui ne furent pas pendus, furent déportés dans les bagnes de la région d'Irkoutsk. Certaines de leurs épouses les suivirent et s'établirent dans les villages avoisinant Irkoutsk : ils influencèrent cette région Sibérienne si éloignée de la grande capitale de l'Ouest. En 1856 les Décembristes furent amnistiés et participèrent encore plus activement au développement de la vie sociale de la ville.

L'insurrection des Décembristes : 14/26 décembre 1825 cf. H. Carrère-d'Encausse "la Russie inachevée"

"Au centre du complot se trouvaient de jeunes et brillants officiers, hautement instruits, généralement issus de la noblesse, férus des idées occidentales qu'ils avaient découvertes lors de la campagne de France. Regroupés en quelques sociétés semi secrètes, les futurs Décembristes voulaient pousser l'empereur à opérer des réformes radicales : promulgation d'une Constitution, abolition du servage, reconnaissance des droits et libertés fondamentaux aux Russes. De l'un à l'autre, des programmes plus précis variaient, allant d'un radicalisme politique proche des Jacobins à un conservatisme constitutionnel. L'organisation fédérale de l'Empire figurait aussi dans quelques programmes. La société cultivée sympathisait avec ces groupes ; le peuple, quand à lui, n'entendait rien à leurs objectifs et les considérait avec grande méfiance.

Le 14 décembre 1825, à l'occasion de la prestation de serment des régiments de la Garde au nouvel empereur, ces jeunes officiers tentèrent de déclencher une révolution. Le mouvement fut brisé par la réaction armée du gouvernement, mais aussi parce qu'il ne bénéficiait d'aucun support populaire. Pressés par leurs officiers d'acclamer la Constitution, les hommes de troupe crurent que ce mot, inconnu d'eux, était... le prénom de la femme du grand-duc Constantin ! (1) « L'appel à la liberté » lancé par les Décembristes resta sans écho. Le peuple russe, avide de justice sociale, était prêt depuis toujours à entendre ces derniers mots. Mais celui de liberté n'avait guère de sens pour lui. Les décembristes ignoraient tout, en fait, de la mentalité et des espoirs populaires. Ils payèrent cette ignorance de l'exécution des meneurs (2) et de la déportation en Sibérie de quelques centaines des leurs. Les plus grands écrivains russes, Pouchkine, Griboïedov, se rangèrent à leurs côtés, mais la partie était perdue." Malgré la surveillance de la police, les intellectuels continuent à réfléchir à la situation de la Russie. En 1849 sera découvert et démantelé le cercle de Petrachevski. Ses membres seront jugés et sévèrement condamnés. Parmi eux, figurait Dostoïevski.

D'autres courants très extrémistes surgiront en Russie dans le courant du XIXe siècle et des actes terroristes seront perpétrés. La Révolution bolchevique de 1917 en sera l'aboutissement logique (oui !!!)

► (1) Frère aîné de Nicolas I. Marié à une Polonaise, il gouvernait la Pologne.

► (2) Pestel, Mouraviev-Apostol, Bestoujev, Kakhovski, Ryleiev.

Le 22 juin 1879 un incendie en ravagea une grande partie, Irkoutsk perdit de nombreuses bibliothèques, archives, quartiers historiques et monuments. Un long apport culturel s'envola ainsi dans les flammes. (presque toute la ville était construite en bois).

La fin du XIXe siècle vit l'arrivée à Irkoutsk du transsibérien qui allait véritablement désenclaver cette région et accélérer encore son évolution industrielle. Pour la petite histoire avant que ne soit construite une voie ferrée autour du Baïkal, le transsibérien traversait le lac en chargeant ses wagons sur de grands bateaux qui étaient ensuite déposés sur la rive opposée du lac. "Pendant la guerre russo-japonaise, des morceaux de

voie ferrées avaient été posés sur la glace pour le transport de plus de 2340 wagons et 65 locomotives en partance vers le front" : cet exploit reste dans l'histoire de la région d'Irkoutsk. Puis vint la grande Révolution Russe. A cause de son éloignement et de la présence des Blancs cupides et réactionnaires comme Koltchak, ce n'est que le 25 janvier 1920 que le pouvoir Soviétique fut implanté dans cette région. L'armée rouge n'entra dans Irkoutsk que le 7 mars 1920.

La guerre de 39-45 vit s'implanter en Sibérie de nombreuses usines qui servaient à fournir le front de l'Est et lui donna aussi une ossature industrielle. Un important barrage fut construit sur l'Angara qui amena beaucoup d'électricité et permit ainsi la construction d'usine d'aluminium. Puis ce fut au tour de la ville de Bratsk de se doter d'un des plus grands barrages hydroélectriques du monde. L'industrialisation moderne de l'Oblatz d'Irkoutsk était lancée avec l'ouverture d'usines de pointe dans le domaine de l'aviation, de la cellulose et de la chimie. Irkoutsk est maintenant une ville de 650 000 habitants : c'est un des grands centres de la Sibérie, désenclavé par un aéroport et son activité industrielle et commerciale se développe vers l'occident et vers l'Asie.

Le centre ville, les quais de l'Angara, les nombreuses maisons en bois font d'Irkoutsk une des villes Sibériennes la plus agréable à vivre, "un petit Paris de l'Est".

Un grand gars de l'Agence, dans la trentaine, Alexis, (il connaît Ushaïa, Nicolas Hulot et Thalassa...), nous apprend (mercredi 12 treize heures) que l'Italie a gagné la Coupe du monde, aux tirs aux buts, après le ratage de tir de réparation de Trézéguet sur la barre, il nous dit « bravo Zidane », et le défend contre le coup de tête qu'il a donné à un joueur et qui lui a valu d'être expulsé du terrain) Alexis est venu nous prendre, en route dans un minicar solide, un reste de l'armée qui tient debout dans toutes les fondrières, « il a plu pendant six jours avant notre arrivée » nous dit-il, mais... nous apportons le soleil.

Il nous emmène faire tamponner les visas, c'est obligatoire de se faire « enregistrer » à notre arrivée. Puis, en route, vers la gare routière. Alexis nous remet entre les mains de Katia, notre guide (si, si, blonde, comme Nathalie dans la chanson de Gilbert Bécaud, très jolie) et, dans le minicar, on fait cinq heures de tape-cul qui s'ajoutent aux 65 h de train : direction lac Baïkal. La route commence goudronnée, puis se réduit, et finit en terre, avec ornières.

Le lac Baïkal et l'île Okhlon

On prend le « bac », une douzaine de voitures à la fois sur le bateau entre la terre et l'île Olkhon. En l'attendant, on repère une loutre dans l'eau, plus tard ce sera une marmotte dans l'île et, bien sûr, des aigles.

On arrive après cinq heures de route, dans la « ville » de Koujir, dans un lieu qui pourrait être un repaire pour une secte de gourous auprès du « rocher des chamanes ». Dix maisons de bois, une soixantaine de lits, des chambres pour deux mais aussi dortoirs, pas d'eau courante, une cantine pour tous. Il y a toutes sortes de touristes de toutes nationalités, allemands, français, anglais, états-uniens...

Le patron s'appelle Nikita, il nous reçoit. On nous installe et l'on nous propose un « banya » : un sauna, humide ou sec, des grandes bassines que l'on remplit en mélangeant l'eau chaude brûlante qui chauffe et

l'eau froide du tonneau d'à côté. On s'arrose avec. Ouf, ça lave et ça détend. L'ordinateur est rebranché, il est 14 h 57 à Paris, ici 20 h. La caméra est rechargée, le téléphone portable aussi.

On mange avec les autres : soupe, poisson du lac, fromage, gâteaux, thé.

On est dans le far-east.

Je l'avais lu : le lac Baïkal, c'est un mythe écolo, la principale réserve d'eau douce du monde, un cinquième des ressources de la planète. Formé il y a 25 millions d'années, cadeau de la préhistoire. Une eau conservée si claire qu'on la croirait distillée, le regard porte à 40 m en profondeur. « Baïkal » signifie « la mer », mais ça n'en est pas une. Trois cent fleuves et rivières dont l'Iénisséï, la Selenga, et l'Angara. « Eco-tourisme » on dit. 636 kms de long et 27 kms de large, 1780 m de profondeur, 23 000 kms². Le commandant Cousteau l'explorait déjà par grands froids avec des camions verts comme ceux que l'on utilise.

Le Baïkal n'est pas seulement un lac, c'est une faille entre le Kamtchatka et la Caspienne, une immense faille qui s'ouvre chaque jour davantage, et séparera un jour, en deux, le continent.

L'île Olkhon au milieu du lac, mesure 80 kms sur 30.

On y est. La ville de Khoujir est un village d'une pauvreté absolue. L'électricité n'est arrivée définitivement... que l'an passé. Les enfants traînent, les rues sont défoncées, les masures misérables, entourées de barrières de bois. Ce sont des jeunes filles de 15 à 17 ans qui travaillent au service chez Nikita, seule attraction à touristes qui crée de l'animation. Il y a un hôpital, mais sans presque rien, l'électricité n'est arrivée que l'an passé, pas d'eau courante dans l'île au milieu du plus grand lac du monde... Sur cette île, il y a un « cyber-café », mais pas d'eau courante, ça doit être le développement durable, non je plaisante, c'est le « développement inégal et combiné » de Trotski...

En pleine nature sauvage, déchets de plastiques, bouteilles de verre, papiers, sacs abandonnés. J'ai lu des lamentations sur ce peuple qui a « toute cette nature sous la main et qui ne sait pas se retenir, qui n'a pas de réflexe écologique ». Certes. Mais pour ce « réflexe » il faut de l'éducation, et pour cette éducation, il faut un autre niveau de développement et alors les « réflexes écolo » arrivent. Comment leur demander à eux, ce que nous ne faisons pas, il y a trente ans dans nos campagnes ? Certes, on peut brûler des étapes, aller plus vite et mieux, en tout, d'ailleurs. Révolution permanente. Développement inégal et combiné. Une pensée pour les « décroissants » : avant de décroître, il faudra vraiment de la croissance, ici comme ailleurs.

Le lendemain matin, départ dans un de ces extraordinaires petits camions vert wagon d'origine militaire, à grand empattement, on se serre à 7 derrière notre guide et le chauffeur. Voyage au bout du bout de l'île Olkhon, au rocher Khoboy, « la dent » puis le « Rocher de l'amour, » 40 kms aller, 40 kms retour, ornières garanties, profondes, chaotiques, on risque de verser souvent, (ça maintient en forme, pas question de dormir en une heure trente de trajet). Paysages forestiers d'abord, mélèzes, mélèzes, puis sapins, puis rien, steppe, vue sur le lac à gauche, bleu, bleu-vert, sombre, gris, nuages, petite pluie crachin. Il y a pourtant nous dit-on, 300 jours d'ensoleillement sur l'île par an, elle est gelée le reste du temps, il y a deux périodes sans contact avec le continent, en début d'hiver, car trop de glace mais pas encore assez solide, puis au début

du printemps car prémices du dégel... Un autre village encore plus petit, quelques isbas cassées, des clôtures abandonnées, les restes d'une usine de poisson abandonnée, rasée, c'était le goulag : ils travaillaient là, à emballer le poisson par tous les temps, au bord du lac. Il y avait un ponton aujourd'hui détruit, une grande bâtisse de bois commune, c'était une « usine », il ne faisait vraiment beau qu'entre fin mai et début septembre, le reste du temps c'était de la neige de novembre à mars, avec un gel profond de décembre à février, moins 30° souvent, moins 50° parfois.

Au bout du bout, c'est, comme on voudra, ça ressemble à l'Ecosse, l'Irlande, des grandes falaises, à gauche c'est la « petite mer » et à droite la « grande mer ». On ignore ce que ça doit donner en plein hiver. Le soleil apparaît : mais on ne pourra pas voir les phoques d'eau douce (des mutants appelés « nerpas », qui pèsent 30 kg et vivent 50 ans, race unique endémique, en danger à cause des braconniers, mangent l'omoul et l'esturgeon) s'y réchauffer - attraction pourtant promise et attendue pour tous les visiteurs.

On se balade alors sur les falaises comme à Etretat, où il y a surtout du thym sauvage, et, plus loin, des champs entiers d'edelweiss, tout en écoutant notre jolie guide blonde, Katia, nous raconter, des légendes chamanes et bouriates, (mi-russes, mi-mongols). Il y a un « owoo » un de ces poteaux chamane, avec des bouts de tissus et des offrandes. Bouriatie, 350 000 kms², 1 hbt au km², avec les Evinks, 450 000 personnes, russo mongols. Charbon, métaux et minéraux rares. « Ne prendre à la nature que ce dont tu as besoin ». Chamanisme. Le « Lamanisme » allie bouddhisme tentrique et chamanisme : « Petit Thibet » avec 26 monastères.

Le chauffeur Sergueï est aussi un cuisinier, il habite le village, et sait éviter de justesse les pires fondrières de la route. À l'arrêt, au bout du cap Khoboy, et pendant que nous nous y promenions, il a préparé le pique-nique chaud : soupe de poisson (toujours de l'omul, le célèbre « pain du lac » un poisson Bouriate - et bourratif - cru, salé, en soupe, frit ou bouilli) salade tomate, concombre, sandwich fromage mimolette pas bon. Il dit à notre guide « - Toi, tu es une fille de pêcheur, tu ne veux pas de poisson... » 50 000 tonnes d'Omoul sont arrachés par an au lac, c'est un salmonidé vivant en banc et pouvant atteindre 30 cm, richesse première.

Deuxième halte au Rocher de l'amour (« en regardant bien, on croit imaginer être sur le ventre d'une femme aux genoux entr'ouverts de chaque côté de nous », explique la guide). Puis on descend au bord du lac, côté grande-mer, sur une plage de galets, à la station-météo, avec une plaque solaire, et quelques instruments, on croise groupes touristes russes, anglais, allemands...

Retour. Pot au soleil, au « café » de « chez Nikita ». Le téléphone portable se met en route aussitôt, un journaliste du Nouvel Observateur m'appelle pour un interview, je lui explique où je suis... Un ami, Vincent Ricarrère tombe dans le piège et en m'appelant, débouche au fond de la Sibérie. On peut avoir un premier contact - depuis huit jours - avec la famille en France On rencontre Sergueï, un jeune trentenaire russe, sérieux, qui a travaillé dans l'hôtellerie, à Paris, au « noir » rue de l'Opéra, dans mon secteur, pendant trois ans, né à Dresde, parlant français et anglais excellent, vivant à Moscou, projette d'ouvrir un second centre hôtelier plus moderne avec eau courante, un « projet de vie » à long terme avec son amie Anastasie. Il fait un stage, chez Nikita, en attendant, il interroge les touristes, leurs motivations, leurs parcours, leurs

intérêts... Très cultivé, il parle de « Le barbier de Sibérie » et de « Ourga », il sait ce qu'est un inspecteur du travail mais croyait quand même que le patron « prenait ses risques » à Paris en ne le déclarant pas... il ne voyait pas que c'était le patron qui y gagnait. Mais il fera « patron » un jour ici, à côté de chez Nikita, il promet un meilleur niveau de tourisme, « pas VIP », mais meilleur, eau courante... Et il y aura plein d'ouvriers bouriates, qui seront prêts à l'infrastructure, ils construiront et entretiendront les locaux, des jeunes femmes qui feront la cuisine, les « banya »...

Une jeune belge, Fabienne, née dans le Lot revient de Pékin et nous croise, allant à Moscou...

Elle explique qu'elle a assisté au « match » du 9 juillet à Ulan-Baatar, dans un café avec un grand écran, la salle était partagée moitié-moitié mais tous connaissaient « Zidane, Zidane », et Serguéï, un autre, raconte qu'ici même, à Khoujir, il y avait un grand écran et beaucoup d'émotion pour regarder collectivement la finale France-Italie. Fabienne nous décrit également la chaleur torride à Pékin, l'ascension de la grande Muraille à 35 ° en sueur, les contrôles interminables aux deux frontières de Mongolie et de Chine, les routes encore plus défoncées de Mongolie, le train interminable et chaud, on s'en rendra compte plus tard...

Repas, ragoût de pomme de terre, viande, beignet de poisson (omoul) et salade de légume, eau fraîche du lac...

Petit déj' : confitures d'airelles, porridge, fromage blanc, deux œufs sur le plat, crêpes, café ou thé.

Et le « goulag » (les wc) : sans eau courante la seule action salutaire est de mettre de la sciure de bois. Odeur garantie à vomir.

On vit, on dort dans des cabanes en bois, en fait, tout craque à chaque pas. La nuit est brève, celle du 13 juillet, puis re départ en camionnette, à nouveau sur la « piste » tape-cul dans l'autre partie de l'île, 30 km, forêt, longue marche en descente de la montagne vers le lac, « grande mer », tout le long, mélèzes, pins, ruisseau, fleurs « comme chez nous », on hésite entre la Suisse, les bords de Marne, les Alpes d'été... Non, on est en Sibérie, « éco-tourisme au pays de l'ex-Goulag » : pâquerettes alpestres, boutons d'or, myosotis « comme mes yeux », chardons, églantiers, cassissiers, et edelweiss à foison...

Hommage à l' « éco-tourisme » : le temps que ça durera, bouteilles vides, sac plastiques, mégots, déchets, seront chassées... J'ai vu le geste de notre chauffeur ramasser une bouteille abandonnée.

Pique-Nique : soupe de poisson chaude préparée par le chauffeur, le menu est acheté avec l'excursion, + le fatal « omoul » grillé, concombre tomates, fromage, on connaît.

Ensuite on va dans un lac jaune, « à boues », c'est curieux, un lac, dans une île qui est dans un lac, non ? Il ne manque qu'une île au milieu du lac. Retour vers la steppe, par les chemins chaotiques, bière bien méritée, puis on se précipite au sauna, et banya bouillant. Des vieux allemands rencontrés vont dans le même sens que nous à la même heure demain.

Soirée, on est épuisés, on est le 14 juillet, et le samedi 15 juillet 7 h 30 retour par le bac, vers Irkoutsk. 65 kms retour à nouveau, ornières, arrêt fast-food, pâtes beignets viande, pouah.

Irkoutsk bis

Accueil par Alexis, à la même gare routière que trois jours plus tôt. Transport ballade piétonne, il fait 30° au soleil, dans cette grande ville (800 000 hbts) capitale de la Sibérie, far east, université, opéra, grand stade de hockey sur glace... Sur la grande place inachevée, il y a un hôtel mi-privé banque et mi-public, c'est un enjeu entre la Mairie grise et ce Palais de couleur. A côté, il y a un ex-projet de grand immeuble Komsomol, arrêté en 1991, il n'y a jamais eu d'accord depuis sur ce qu'il fallait en faire. Il est inachevé, béant, en face d'un autre bâtiment administratif gris... Puis les trois églises, polonaise catholique, la grande orthodoxe et la deuxième aussi en restauration, côte à côte avec le grand monument aux morts 41-45, la flamme du soldat inconnu, au bord de l'Angara, (on le descend sur un glaçon ? comme Michel Strogoff ?) Puis on va vers la place des fêtes, où il y a un grand mariage, avec grand tralala et tout, musique, jeunesse... (souvenir fugace du film « Soleil trompeur » ?).

On boit du « vrac » une boisson fraîche, locale, au goût étrange, servie dans les rues, à partir de grands tonneaux. Dans la queue, un homme s'approche : « Français ? Zidane » fait-il, en faisant semblant de donner un coup de tête puis en levant le pouce.

Notre guide Katia nous emmène faire un vrai repas dans un restau « chic ». Elle nous ramène ensuite, chez notre hôte, une russe, la soixantaine, comme nous, avec un beau visage, intelligent, professeure de musique en retraite qui vit avec sa mère 85 ans, et avec sa fille 30 ans, et l'on voit la petite fille, quatre générations, elle nous prépare le repas, viande bouillie pomme de terre, salade et saumon, on rajoute un coup de vodka.

Et Jean-Michel, un autre Français de passage, nous offre un demi verre de vin (il l'a amené dans sa bouteille plastique, et déposé précieusement au frigo chez notre hôte). Jean-Michel est un retraité, qui voyage, solitaire, raffiné, calme, en voiture, il revient du Kazakhstan, fait réparer son moteur, et repart pour la Mongolie, comme il dit, pour voir « le moins beau d'abord, Oulan-Bator, et le plus beau ensuite, l'Altaï, comme un repas, on déguste le meilleur à la fin ». Apparemment en retraite, il développe une philosophie du voyage, fait des « articles » pour se les payer, raconte ses nombreuses explorations lentes, admiratives, « le monde est beau mais foutu, gâchis, travail ». Il nous entraîne vite vers le terrain de la théorie de la « décroissance » : trop de consommation, ça bousille la planète... « An 01 », on « arrête tout » : vieux débat post-mai 68, (il s'énerve, à l'idée du « reniement », que représente selon lui, le fait que je décrive « mai 68 comme un mouvement ouvrier » non pas ça, j'y étais dit-il). Ensuite, il me reproche d'user de trop de chiffres, les chiffres, ça ne dit rien, et d'être trop engagé donc pas assez objectif pour être observateur, comme lui, enfin, c'est du Herbert Marcuse, du Lucien Goldmann, du Serge Mallet. On stoppe la passe d'armes pour finir le vin rouge. Mais je note le summum involontaire de ce « décroissant » de rencontre : « - Je ne vais pas en Chine, dit-il, non, non, car c'est un chantier... »

Sommeil puis réveil 4 h à notre heure biologique, gare d'Irkoutsk à 1 h 04 heure de Moscou départ à 7 h locale le 16 juillet.

Pour nous caser dans notre nouvelle « prison-compartiment » pour 25 h, la chef du train, la « provonitsa », doit en faire sortir toute une famille mongole qu'elle avait installée jusque-là. Femme, enfants endormis, homme en maillot de corps, barda se trouvent expulsés de notre compartiment. Pénible.

Togogglok

Le train fait le tour du lac Baïkal, côté sud, sud-est, il y a de belles couleurs bleues grisées noyées dans la brume. On se réveille vers Oulan-Oude, dernière station avant la frontière.

Togogglok, tchougoutchouk, togogglok. On passe la nuit après le jour.

On quitte la route de Vladivostok (+ 7 h - 9289 km) qui passe par le nord du lac Baïkal, et l'on oblique vers le sud-est, vers Oulan-Oude.

- ▶ Stroudanka 3 h 30
- ▶ Oulan-Oude 8 h 24
- ▶ Naouchki 16 h 40
- ▶ Soukhé Bator 0 h 20 locale
- ▶ Darkham 2 h 20 locale
- ▶ Dzuiunharaa 4 h 40 locale
- ▶ Ulan-Baatar 7 h 30 locale arrivée 17 juillet

Quatre heures russes + deux heures mongoles, d'arrêt aux deux postes frontières ! Contrôle tatillon des passeports, feuilles de douane remplies et épluchées. On est enfermés dans les wagons surchauffés à plus de 30°. On voit la température, affichée en alternance, avec l'heure, sur le fronton de la gare, décliner de 29° puis 28° puis 27° puis 25 % au fur et à mesure qu'on étouffe, à 33°, 32°, 31°, 30° dans notre « prison » compartiment, entassés sans droit de sortir. Faut pas être claustrophobe. « Kouper ! » nous a hurlé le militaire, il sera même interdit d'ouvrir les fenêtres, et les portes, tandis que la fouille s'opère, avec un milicien excédé d'avoir à faire cela, une milicienne en tenue de charme, puis on fait rentrer chaque groupe dans chaque compartiment, on nous refait ressortir avec chaque passeport, puis visite, de haut en bas, des lieux... Ouf !

Tout ce cirque ne sert à rien : avant la frontière, il y a eu tout un trafic de paquets, de caisses, de produits, répartis dans tous les wagons, tout est disparu lors de la fouille et tout ré apparaît ensuite, surprise, un des produits, les plus transportés, cachés et qu'on retrouvera à Oulan-bator, c'est de la « crème chantilly » en bombes...

Mongolie, empire des steppes

Oulan-Bator, Ulan-Baatar (ou Ulaanbaatar), « le héros rouge » capitale de la Mongolie. Un pays de 2,4 millions d'habitants sur un territoire grand comme 3 fois la France, 1500 m d'altitude moyenne, coïncé la majeure partie de son histoire entre Chine et Russie. Soit ils occupaient à l'est et à l'ouest (XIII^e siècle, Genggis Khan, 1162-67 - 1227-29)) soit ils étaient occupés à tour de rôle par l'un et l'autre... Ça continue ! 1 million de mongols sont en Russie, (bouriates, russes) et 3 millions vers la Chine, en « Mongolie intérieure ».

- ▶ Moyenne de température : - 2,8 °.
- ▶ Entre + 40° l'été et - 40° l'hiver. Moyenne - 28° en janvier.
- ▶ 1 566 500 km²
- ▶ 2 559 000 habitants
- ▶ Altitude moyenne 1580 m
- ▶ Ulan-Baatar à 1350 m sur le parallèle du Mans et de Quimper
- ▶ 270 jours de soleil
- ▶ 75 % de steppe
- ▶ 21 aïmags (régions)
- ▶ espérance de vie 65 ans
- ▶ 67,4 % de moins de trente ans
- ▶ 1 habitant pour 1,4 km²

Problèmes de communications. Internet impose de remettre en cause l'alphabet cyrillique : il impose l'alphabet latin alors que le gouvernement essaie de ré implanter l'alphabet mongol créé par Cinggis xan (par ses conseillers ouïgours, dérivé de l'araméen). Tâche sûrement impossible, résistance de la population.

Pays étrange où il y a peu de poulets, peu de porcs... il faudrait les manger avant l'hiver ou alors surgelés ? Mais il y a 25 millions de têtes de bétail, les « cinq têtes » : cheval, vache, mouton, chèvre, chameau (pour 2,5 millions d'habitants) (33 millions avant les « zud » - catastrophes naturelles ainsi appelées en mongol - de 2000-2001).

C'était, historiquement, la deuxième « République populaire » de l'histoire après la Russie. Créée en 1921, confirmée en 1924, elle a suivi étroitement les variations de l'internationale communiste, ses cours droitiers de 1924 à 1928, son cours ultra-gauche de 1928 à 1932, puis son culte de la personnalité jusqu'en 1954, ses procès politiques, ses réajustements bureaucratiques périodiques.

Voir le programme de la révolution mongole de 1921-24 : « aller directement du féodalisme au socialisme sans passer par le capitalisme » De bonnes choses (nationalisation des terres, monopole du commerce extérieur) et de mauvaises (toute activité salariée interdite, y compris dans la petite distribution (sic)).

A l'origine, avant la révolution se sont créés deux groupes (une dizaine de militants dans chaque) (des membres des couches d'éleveurs ruinés par la crise aux abords des grands monastères, petits fonctionnaires, petits lamas, anciens militaires de l'armée nationale mongole dissoute sur ordre des chinois).

L'un « cercle d'Urga » animé par Damdingiin Süxbaatar, né en 1893, (officier mitrailleur démobilisé devenu ouvrier imprimeur).

L'autre « cercle dit du Consulat » (car son siège était proche du consulat tsariste) dirigé par Xorlogün Coibalsan, né en 1895, fils d'éleveur ruiné, contraint d'être novice dans un monastère, s'en échappe, fait des métiers divers, apprend le russe, autodidacte, étudie à Irkoukst, acquis aux idées bolcheviques, travaille comme télégraphiste pendant le déclenchement de la révolution russe.

Les deux groupes fusionnent le 25 juin 1920, et envoient une délégation à Moscou, Danzan et Losol.

Süxbataar et Coibalsan s'initient à l'armée rouge à Irkoutsk. Ils prennent le pouvoir. Süxbataar mourra mystérieusement un peu après. Coibalsan régnera longtemps sans partage.

Mesures radicales : abolition de l'ancienne hiérarchie nobiliaire, et les privilèges de l'aristocratie, abolition du servage, nationalisation de la terre, annulation de la dette de l'état et des habitants auprès des commerçants étrangers, restriction des prérogatives du Bogdo Gegeen, ré organisation de l'administration locale en faisant appel aux couches populaires, et excluant les représentants de l'ancien pouvoir, assemblée provisoire dès septembre 21, et système de Tcheka comme en Russie, interdiction du travail salarié, et interdiction de vote aux anciens exploités, moines, gros propriétaires de bétail, etc.. !

Le dernier « Bogdo gegeen » roi-lama, chef temporel et spirituel, est un fantoche qui signe tout, même avec le « baron fou » Roman Ungern von Sternberg (russe blanc mercenaire anticommuniste forcené, illuminé, tortionnaire, fantoche des japonais).

Ungern

Véritable moine-soldat, Ungern semble appartenir à un autre temps. Wrangel, qui l'eut un moment sous ses ordres en 1916, le décrit en ces termes : "les hommes de sa trempe sont inappréciables en temps de guerre et impossibles en temps de paix.. débraillé, sale, il dort sur le plancher parmi ses cosaques, mange à la gamelle. Des contrastes singuliers se rencontraient en lui : un esprit original, perspicace, et en même temps, un manque étonnant de culture, un horizon borné à l'extrême, une timidité sauvage, une furie sans frein, une prodigalité sans bornes et un manque de besoins exceptionnels." Solitaire et taciturne, il affiche une indifférence totale, voir une franche hostilité à l'égard des femmes. Il n'a que du mépris pour les valeurs bourgeoises, synonymes de confort et de sécurité, et ne trouve son plein épanouissement que dans le chaos ou le fracas des armes.

Autant dire que la déclaration de guerre en 1914 est pour lui une véritable bénédiction. Il sert dans le régiment de cosaques de Nertchinsk en Galicie et il est plusieurs fois blessé. Un ami de sa famille écrit dans ses mémoires que " les lettres qu'il envoyait du front faisaient penser aux chants du Moyen-Âge, tant elles étaient pleines de l'audace irréfléchie d'un homme enivré par le danger. Il aimait la guerre comme d'autres aiment les cartes, le vin et les femmes." C'est à cette époque qu'il fait la connaissance de Gregori Semenov, un officier d'origine russo-bouriate nourrissant de grandes ambitions. Dès les premiers remous révolutionnaires en octobre 1917, Semenov part en Transbaïkalie pour y former le premier régiment contre-révolutionnaire blanc. Il est rejoint un peu plus tard par Ungern qu'il nomme chef d'Etat-Major. Ayant pris ses quartiers à Daouria, le désormais " Ataman" érige une véritable petite féodalité au cœur de la Sibérie en contrôlant le transsibérien grâce à ses fameux trains blindés. Il tire profit de sa situation en détournant les livraisons de matériels envoyés par les alliés au gouvernement contre-révolutionnaire de l'amiral Koltchak établi à Omsk, beaucoup plus à l'Ouest. Les Japonais ont envoyé un corps expéditionnaire de 5000 hommes dans la région. Ils soutiennent et s'accommodent parfaitement de cet électron libre car ils n'ont aucun intérêt à voir s'installer un pouvoir blanc fort et stable en Sibérie, compte tenu des ambitions qu'ils nourrissent sur le continent asiatique. Cette situation résume à elle seule l'échec inéluctable de la coalition anti-bolchevique. Entre les Américains, les Japonais ou des seigneurs de la guerre tels que Semenov, chacun défend ses petits intérêts au détriment de la cause commune.

Ungern se distingue du lot par sa haine viscérale du communisme dans lequel il voit un ennemi de la civilisation universelle. Sa conscience d'aristocrate lui fait exéquer toute idée d'égalité parmi les hommes, la révolution bolchevique n'étant pour lui que la conclusion ultime du pourrissement de l'Occident. Ce déclin, il l'impute comme bon nombre de ses acolytes à "la juiverie internationale qui vise à l'anéantissement des nations et des peuples" Dans son mode de pensée ténébreux, le salut ne peut donc venir que des peuplades mongoles, qui elles, ont su conserver leurs traditions millénaires. En février 1919, il assiste en compagnie de Semenov à une conférence Pan-mongole à Tchita. L'idée est de créer une " Grande Mongolie", du lac Baïkal au Tibet et de la Mandchourie au Turkestan oriental. Un émissaire est même envoyé au congrès de Versailles pour plaider cette cause. Le projet est cependant torpillé par Koltchak qui ne veut pas entendre parler d'un quelconque dépeçage de la Russie. De leur côté, les Chinois s'inquiètent des velléités d'indépendance de leur ennemi ancestral. En octobre 1919, deux divisions chinoises occupent Ourga, mettant fin à une autonomie mongole déjà bien précaire. Après la chute d' Omsk et l'exécution de Koltchak par les bolcheviks en février 1920, il semble clair que rien ne puisse plus arrêter le déferlement des rouges vers l'est. En éternel opportuniste, Semenov propose un moment ses services à Moscou, mais décide finalement de s'envoler vers la Mandchourie. Il sera arrêté en 1945 par les troupes soviétiques qui ont envahit cette province, puis pendu sur la place rouge l'année suivante.

Le 16 juin 21, le BP du Parti bolchevique décide d'aider les deux groupes communistes mongols et cela facilitera leur prise de pouvoir, leur indépendance... pendant 80 ans.

Le gouvernement provisoire pro-bolchevique se met place en 1921.

Rapidement : 80 ans de stalinisme, apogée, montée, puis déclin, et beaucoup d'hésitation depuis, entre maintien secteur public, agriculture encadrée, et libéralisation... Déjà entre 1921 et 1991, ils suivront des cours différents selon les époques : droitiers au début, ultra gauchistes ensuite, fortes répressions politiques, anti-religieuses, anti-japonaises, anti-chinoises. Près de 20 000 liquidations en 1937, à l'époque des procès de Moscou. Sans doute des trotskistes, là aussi...

Manifestations en 1990, après Tien an Men et la chute du Mur de Berlin... Le Pprm (« Parti populaire révolutionnaire mongol ») sent le vent, et son bureau politique démissionne, amende la constitution et... remporte en se renouvelant, les premières élections avec une large majorité au « Grand Khural » (76 membres), parlement unique qui révisé la constitution une seconde fois : législatif au « grand Khural », exécutif au gouvernement et au président, le judiciaire pour la Cour d'état, le président est élu au suffrage universel pour quatre ans, un seul mandat. (détail de la constitution pour mon ami Arnaud Montebourg)

En juin 1992, le Pprm remporte encore le scrutin. En mai 1996, tournant : une coalition de libéraux « démocratiques » emportent une victoire écrasante, mais en conflit, dogmatiques et ignorants des « privatisations », ils font une catastrophe, détruisent ce qui fonctionne sans construire à la place (sauf leurs profits et leurs corruptions) : en juin 2000 le Pprm revient en force avec 73 des 76 sièges. (leader : Nambaryn Enkhbayar)

Cela dit, l'ex-Pc, sous un autre nom, est toujours au pouvoir, avec un raz-de-marée, en sa faveur aux élections de l'an 2000 puis un « fifty-fifty » avec l'opposition libérale en 2004 où les élections donnent 50/50 entre le Pprm (37 sièges) et la coalition libérale (34 sièges - leader : Ts. Elbegdorj). Comme en Allemagne, ils font une « grande coalition » qui ne fonctionne pas et redonne le pouvoir au Pprm.

Prochaines élections en 2008.

Arrivée au petit matin, à la gare d'Ulan belle, propre, la seule avec un immense écran vantant les mérites du pays, la voirie est plus efficace qu'en Sibérie, mieux en tout cas que dans les villes russes traversées entre Omsk et Krasnoïarsk. Grande ville, aussi, un tiers de la population. Notre guide a 22 ans, fort avenante, elle s'appelle Odnoo et va nous accompagner jusqu'à Pékin.

On va d'abord à 9 kms de là, au fond de la banlieue-est, dans une « yourte », (si, si) ou « ger ». Une yourte ou « ger » est une tente en peau ou en feutre des nomades mongols et turcs qui vivent en Asie centrale, notamment au Kirghizstan, au Kazakhstan.

C'est une habitation familiale, comprenant une pièce unique autour d'un poêle. On y trouve plusieurs lits qui servent de sièges pendant la journée, armoire et/ou commode, une table basse où est posé la nourriture. La seule ouverture est la porte d'entrée, à l'opposé de laquelle se trouve traditionnellement le lit du chef de famille. Elle est facilement démontable et remontée en quelques heures.

La yourte comprend aussi ouverture dans sa partie supérieure pour évacuer les fumées et éclairer l'ensemble. En Mongolie, plus d'un million de personnes vivent encore sous une yourte. La taille des yourtes est de 6,10 m, une hauteur maxima de 2,30 m et minimum de 1,50 m. La yourte est un espace fortement ritualisé. Les yourtes mongoles sont divisées en deux espaces sexués. Les règles de convenance y sont très nombreuses, notamment concernant les gestes et les positions corporelles, ou le sens de circulation autour de la table ou du poêle central. Dans toutes les yourtes, la place d'honneur, réservée par ordre de priorité à l'hôte de passage, au plus âgé ou au chef de famille, fait face à la porte. Depuis la sédentarisation forcée des années 30 en Union Soviétique, elle sert essentiellement en été, lors de la transhumance. Elle est ensuite démontée, séchée et rangée en automne, lorsque les bergers regagnent leurs maisons dans les villages

Notre yourte a quatre lits, du lino sur le sol, un poêle à bois au milieu, quatre petits tabourets, une prise électrique, une lampe, et un peu de lumière du ciel qui descend du haut du toit semi-ouvert. Il est 10 h 30, mardi 18 juillet lorsqu'on s'y installe... Vue sur la montagne au loin, derrière les champs, les troupeaux, image d'Epinal... de Mongolie...

On est chez un habitant qui dispose ainsi de quatre « yourtes » pour les touristes, et d'une douche chaude et de WC en fond de jardin On déjeune et l'on dîne le soir dans une yourte plus grande qui peut accueillir jusqu'à seize personnes : thé, bols, petit frigo, quelques objets touristiques à vendre. Toutes les yourtes sont ouvertes vers le sud (les constructions en dur aussi). Si sort par le Nord, c'est qu'on est mort.

On sort par le sud, et on a une journée de première visite à Oulan-Bator. On passe par la route de l'est, la rivière Tuul asséchée. Une grande place, la place Sukhabataar, avec une immense statue prétentieuse de Cinggis Xan, rebâtie devant le palais national, pour le 800^e anniversaire de l'empire mongol fondé en 1206. À gauche, Opéra et Théâtre, à droite, Banque et banque. Poste. Au milieu un petit cheval et encore le grand conquérant au buste disproportionné par rapport à l'animal. Du Cinggis, on ne va pas en manquer : il est dessiné sur la montagne d'en face, en pierres blanches, il est sur toutes les images, tous les slogans, tous les livres, tous les spectacles. Les « gengiskhaneries » débordent de partout.

L'origine des peuples indo-européens de Sibérie et de Haute Asie est un mystère (y a t il un point commun avec les Indiens d'Amérique, ils passent le détroit de Behring ?). Est-ce un groupe ouralo-altaïque, turco-mongol ? Personne ne sait d'où vient Attila, (environ 300 après JC) « celui qui empêchait l'herbe de repousser » et que Sainte-Geneviève aurait arrêté sur « sa » montagne à Paris... Un turc, un mongol ? Des turcs probablement : « la horde du mouton noir » (ceux qui votent « non » le 29 mai 2005) la « horde du mouton blanc » (les Seljoukides). Du 2^e au X^e siècle différents empires se succèdent de Vienne à Pékin, Bagdad et Ulan-Baatar. Il y a des vagues successives de conquérants à cheval depuis Attila jusqu'à Tamerlan en passant par Gengis Kan, (ou Cinggis xan). Même langue, même racines, pour les ouïgours, turcs, mongols. Seuls les Finnois, Hongrois, et Estonien, ont des langues non indo-européennes en Europe.

Étonnant Cinggis Xan : le « loup bleu » né en 1162 ou 67, isolé, lorsqu'il était adolescent, encore appelé Temüjin, il a mis 25 ans à conquérir le pouvoir sur son propre peuple, et ce n'est qu'à 40 ans, qu'il s'est lancé à la conquête des autres, avant de décéder à 60 ans des suites d'une mauvaise chute de cheval.

Étonnante bataille de conquête du pouvoir, shakespearienne : au sein du triumvirat, de « frères jurés » Toguril et Jamuxa, de longues batailles de clans se succèdent jusqu'en 1195-2006 ou Temüjin l'emporte définitivement. Il a fédéré, il va unifier, il va centraliser.

D'abord unir les siens avant de conquérir les autres (tiens, tiens)

Cinggis Xan édicte un code unique, le Yassak.

C'est la naissance de « l'empire des steppes » : les mongols pasteurs éleveurs rassemblés, les propriétaires militaires de bétails armés, archers galopant, l'emportent. Les mongols des forêts, cueilleurs et chasseurs, restés dans la précarité, sont battus. (Hé, Mme Parisot, la précarité, c'est la défaite...).

L'unification stabilise les clans, les tribus, les nomades, en une nation mongole unique, capable de se projeter dans l'espace et le temps. Ils ne s'harmonisent pas par le bas mais par le haut ! Pas en se soumettant aux proches voisins chinois ou tartares et turcs, mais en les influençant, en les conquérant.

Cinggis Xan organise la poste : les communications, instruments-clefs de la guerre. Des relais à chevaux rapides. (comme quoi pour bien mondialiser, il faut des services publics efficaces). Ce système est à la fois un moyen d'information et de gouvernement : 300 000 chevaux sont en place en relais, tout au long de routes entretenues et balisées, chacun porte des grelots qui permettent de les entendre de loin, un autre homme et son cheval s'apprentent à les relayer couverts également de grelots...

Il invente la monnaie de papier à la grande surprise de Marco Polo, et aussi « la pierre qui brûle lentement », le charbon, la houille.

Il organise l'armée : des corps structurés comme les Romains, pas milliers, centaines, dizaines. Les archers à cheval seront les plus mobiles, les plus rapides et plus efficaces guerriers jusqu'à l'invention des armes à feu. Il force ses ministres à dormir sous la tente. Ils apprennent à se servir de la poudre, de catapultes, de trébuchets, de fusées.

Il fait régner la terreur et la peur suscitée par les mises à sac des villes qui résistent font céder les autres. « Je suis le fléau de Dieu, si vous n'aviez pas commis de grands péchés, Dieu ne vous aurait pas infligé le châtement que je représente. ». Habile menace. Lui, il révérait « le ciel bleu éternel ».

Sa capitale est Karakorum. Son petit-fils, Kubilai la déplacera à Khanbalik, (Pékin) où Marco Polo viendra le visiter en 1266. .

Ils iront jusqu'à conquérir la Chine du Nord, (Pékin) la Corée, la Birmanie, l'Indochine, le Turkestan, Samarkand, la Sibérie, l'Azerbaïdjan, l'Afghanistan, la Géorgie, la Crimée, ils remonteront la Volga, jusqu'à son embouchure bulgare. Ils auront Moscou et Kiev, la Pologne, la Hongrie, la Moldavie, et l'Iran, prendront

et pilleront Bagdad en 1258 et feront même une expédition navale à Java en 1293, au Japon en 1281 avec 4400 navires - hélas pour eux, balayés par un typhon.

Mondialisation entre la pointe du Raz et le Japon ? Non, ils n'iront pas jusque-là, mais quand même de Vienne à Pékin (Zhongdu) . Ils conquièrent Buda, et Kiev, Cracovie et les Carpates, Boukhara et Samarkand. C'est déjà pas mal. Ils envoyèrent même des messagers à Saint-Louis au Pape leur demandant de se constituer vassal du grand Khan.

Mais des raids militaires même victorieux et rapides ne peuvent l'emporter durablement sur des civilisations installées. L'empire, en dépit de son solide noyau initial, étiré à l'extrême au lieu de se stabiliser, se disloque, et les conquérants, divisés, s'adaptent localement aux pays conquis. Ils passent de « barbare crus » à « barbares cuits » (sinisés, cultivés).

Ils sont victimes de la taille de leur empire. (Finalement les grands empires qui s'étendent, ça ne tient pas.)

Les héritiers de Gengis ou Cinggis se disputeront l'empire. Mais jusqu'en 1241, il tient : cela peut donner l'occasion de célébrer bien des « huicentaires » d'ici 2041... Car les libéraux mongols essaient de remplacer le culte de Lénine par celui de Gengis Khan, ce qui, quand même sonne faux : « la plus grande joie disait Kahn est la joie de vaincre, de dépouiller l'ennemi, de monter ses chevaux, de posséder ses femmes et ses filles », il condamnait sur le même plan et par la mort, la vendetta, l'adultère, la sodomie, le vol, le faux témoignage, le trahison, la sorcellerie, et les baignades dans les rivières...

Visite centre ville au **monastère bouddhiste de Gandantegchilin (Gandan)** construit en 1810. Quatre temples autour, une colonie de moines gras et sales, chantent dans une annexe de leur monastère (Orchirdary süm). Au milieu des touristes et de fidèles qui tournent autour, ils psalmodient des sortes de hululements désaccordés, sans conviction aucune, baillant, rotant, assis en vis-à-vis sur trois rangs, vieux et jeunes mélangés, l'un avec son walk-man dans l'oreille, l'autre à son téléphone mobile, et toujours un qui ne manque pas de collecter de l'argent auprès de tous ceux qui photographient ou filment. Spectacle avachi et repoussant. Ils bénéficient, paraît-il d'un regain de popularité, leurs monastères avaient été détruits en 1937 en pleine épuration stalinienne, ils ont reconstruit un Bouddha doré de 26 m, entouré de milliers de petits Bouddhas similaires, et bien sûr de moulins à prières...

Il y a aussi ces poteaux, ovoos, entouré de fichus bleus, des arbres à prières pour exaucer des vœux, et des humains en grappe en font curieusement et longuement le tour, en s'y agrippant d'une main, on se croirait à Lourdes.

Bouddha a inventé le Livre, nous dit-on, ça, c'est une bonne invention, il racontait ses histoires, au début, à des biches, faute d'auditeurs, mais, depuis, Le Livre a été célébré abondamment, ses moines, pourtant n'ont sans doute pas été assez convaincus pour enseigner la lecture, ils ont donc inventé ces fameux moulins à prières. Les tourner suffit à remplacer leur lecture, et ils tournent, ils tournent, ils tournent...

Bouddha

« Bouddha Gautama, le prince Gautama serait né il y a environ 2500 ans ; , sage indien, à l'origine du bouddhisme, est né dans "le bois Lumbini", près de la ville de Kapilavastu (aujourd'hui au Népal), et a vécu quatre-vingts ans. Bouddha signifie "éveillé" à la vérité Siddharta signifie "but atteint".

Il est appelé parfois Sakyamuni "le sage des Sakya". Sa mère meurt sept jours après sa naissance, et il est élevé comme un prince par sa tante. Il manifeste très vite le goût pour la méditation et la réflexion. Sur demande de son père, il se marie jeune, avec la princesse Yasodhara et a un fils, Rahula. A l'âge de 29 ans, Bouddha rencontre un vieil homme, un malade et un cadavre ; il prend conscience que la souffrance gouverne l'humanité.

Bouddha quitte alors son palais, son épouse et son fils pour rechercher la vérité. Mendiant, il suit l'enseignement d'instructeurs brahmanes. Puis il s'installe près de Gaya, avec quelques disciples, et mène une vie très stricte, mais n'aboutit à rien. Après avoir repris une vie plus normale, à l'âge de 35 ans, il atteint l'Eveil, assis sous "l'Arbre de l'Illumination" (pipal ou figuier), au terme d'une méditation de 49 jours. Bouddha accède à des niveaux de conscience de plus en plus élevés, et finit par saisir les Quatre Nobles Vérités et l'Octuple Sentier.

Bouddha dispense alors un enseignement qui s'étend sur 45 ans. Lors des huit dernières années de sa vie, il transmet son enseignement essentiel : le sūtra du lotus. Dans cet enseignement en vingt-huit chapitres, sont abordés : l'éternité de la vie, l'aspect infini de l'univers, l'égalité absolue entre les hommes et les femmes, et la véritable nature de la sagesse. Les enseignements majeurs issus de Bouddha ont été écrits entre le 1er siècle avant J-C et le 2ème siècle après J-C ; on peut citer :

- ▶ le sūtra du lotus,
- ▶ le sūtra du coeur,
- ▶ le sūtra du bienheureux,
- ▶ le sūtra du diamant, le plus ancien livre imprimé du monde.

Diverses écoles naîtront après sa mort, célébrée avec les honneurs d'un roi.

Bouddha a dit "...nous devons croire à un écrit, à une doctrine ou à une affirmation lorsque notre raison et notre expérience intime les confirment. C'est pourquoi, je vous ai enseigné à ne pas croire simplement d'après ce qui vous a été dit, mais conformément à votre expérience personnelle, et puis à agir en conséquence et généreusement". Citation tirée de "La Doctrine secrète", tome III.

Bouddha était un avatar selon les informations du Maître de Benjamin Creme, le prince Gautama était un avatar, âme et personnalité de 2ème rayon, corps mental de 1er rayon. »

Sous Cinggis Xan, pas de religion officielle, mélange des genres et tolérance , chamanisme, animisme, manichéisme, christianisme nestorien, islamisme, bouddhisme mais plus tard le bouddhisme lamaïste deviendra officiel avec son fils Kubileï Xan, instrument contre l'islam. Ensuite ils sera brimé sous Staline. Mais aujourd'hui le bouddhisme semble resurgir. (Seulement 4 % d'islamisés).

Le Dalai-Lama c'est bien celui qui est persécuté par le pouvoir chinois et qui fait office de martyr en Occident : c'est bien aussi celui qui persécute les femmes, qui, dans sa religion, basée sur l'espoir de réincarnation, n'ont pas le droit, elles, de se réincarner !

Une lignée de 8 rois, tibétains-mongols, ont régné, à la fois référence spirituelle et temporelle. Les « Bogdo Kahn ». Au XX^e siècle le dernier et huitième roi, Bogdo, Dalai-Lama décadent a tenu jusqu'en 1921 et mort en 24, n'a jamais été remplacé. Ensuite, il y a eu interdiction et répression forte 1928-30 puis surtout en 1937, mais ça repousse, vous interdisez une religion, c'est le meilleur moyen d'assurer sa pérennité.

Caractéristique de la ville, partout, autour des yourtes, des maisons de briques aussi, il y a des palissades, il y en partout, surtout autour des nouvelles zones résidentielles chics construites pour les « richards » nous dit notre guide, Odn. Il y a le pire à Oulan-Bator : des énormes immeubles gris, de 5 à 7 étages, sans charme autre que « soviétique » et des constructions neuves, fleurissantes pour « riches ».

On visite le Palais d'été et d'hiver, du « Bogdo geegen » ou Bogdo Khan. Le palais d'été est une petite succession de petits palais en bois à toits verts, avec quelques pièces décorées. Une mini « Cité interdite » dégradée faute de crédits pour l'entretenir et la rénover (excepté un riche donateur Us). Le Palais d'hiver, c'est une petite succession de pièces en deux étages, le lit de la reine et du roi, leurs vêtements et sièges, des animaux empaillés, un carrosse. Le 8^e Bogdo, on l'a dit, fort plastique, a mal fini, cédant à tout : aux exigences d'indépendance en 1911, en 1919 aux exigences japonaises ensuite, en 1920 aux exigences du « baron fou » ensuite, en 1921 aux exigences révolutionnaires enfin.

J'achète à la librairie du Palais du Bogdo, un vieux « Que sais-je ? » d'occasion n°1663 datant de 1976, « la Mongolie » par Jacques Legrand... sans doute abandonné ici par un français.

On est conviés à un spectacle folklorique mongolo-russe, Il est de qualité. Un petit orchestre avec des instruments mongols, des vieles à deux cordes avec un manche à tête de cheval, (morin khuur) des chanteurs à deux voix, basse et aigüe.

Clin d'œil, ça commence par la Petite musique de nuit de Mozart avec douze instruments mongols, en général à deux cordes, sauf deux sortes de harpes inclinées, ou à plat, une trompette, l'homme en joue avec talent, une autre, des chants gutturaux à deux sons, haut et bas.

Puis, c'est le « Tsam », une danse pour chasser les démons : ballet de cinq énormes masques de démons, avec deux humains, homme et femme qui leur résistent. Les masques sont si gros que les danseurs regardent par la bouche.

Puis cinq petites filles de 11 à 12 ans viennent danser et font d'extraordinaires contorsions, repliant leur corps à l'envers, par le dos, jusqu'à faire revenir leurs genoux repliés de chaque cote de leurs joues. On a mal pour ces petites filles brisées, à la fin l'une se tient dans cette position par ses seules dents.

A nouveau, chants et danses, un vieillard blanc avec masque, puis une danseuse agile, gracieuse, fine, agite son torse, ses épaules, ses mains, comme des vaguelettes...

On mange, mal, des buuz (ou booz, petits raviolis fourrés à la viande de mouton bouilli), des soupes de viande avec des légumes (il y a de tout dedans), du goulish (riz, viande aromatisée), fromage séché (aaruul) du riz, des carottes, oignons, céleris, concombres, tomates. Thé vert, nescafé fort, biscuits.

La spécialité du pays, c'est le cashmere qui représente 15% des exportations : des camions de laine bourrés circulent partout pour distribuer la matière première de ce produit de luxe, recherché par les touristes, sûrement base de profits juteux pour de riches aristocrates qui ne se contentent plus d'être pasteurs. Ça vaut quelques courses et visites dans les « départements stores » : on trouve des masques, des jeux d'échec de dragon, des jeux d'osselets, des chaussons de feutres, des vestes mongols de toutes sortes bien ou mal taillées, des objets de jade, de pierre, des pulls de cashmere ou de poils de chameaux...

Retour à la yourte, après 9 kms de tape-cul car le chemin est mauvais surtout dans la dernière ligne droite. Une rencontre française : elle s'appelle Marie, blonde, la cinquantaine, elle voyage seule, revient de Chine, va dans le désert de Gobi, l'Altai...

Visite à 35 km de là, au monastère de Manzus chir (300 moines à son apogée, ils méditaient dans des grottes, ça ne devait pas stimuler l'intellect) il a été détruit en 1937, pas seulement par répression anti-religieuse (Staline se serait bien arrangé des moines, mais ceux-là fricotaient avec les Japonais déjà menaçants). Le monastère est détruit et sans intérêt autre que le magnifique paysage de la vallée : il fait beau, on croirait dans les Alpes, fleurs, edelweiss encore, rivière, mélèzes...

Un village, sale, repoussant, on est cent ans en arrière, repas inachevable dans une gargote, toilettes immondes. Un homme à cheval, s'arrête et il l'attache sur le poteau devant le restaurant, en far-east comme au far-west, l'homme est habillé d'un grand paréo (tenue mongole traditionnelle bien connue), il vient manger à côté de nous, et repart, taciturne. Sergio Leone.

Visite d'un petit marché, viande sur le trottoir, lait de jument fermenté salé à boire, (pouah)

Curiosité devant le monastère : un énorme chaudron en bronze daté de 1726 de quoi nourrir les 300 moines... On y rencontre un Allemand : il a « fait » Moscou Oulan-Bator, Altai, Pékin Tibet, Katmandou, comme il dit « c'est un voyage spirituel », je ne pose pas de question, il s'indigne parce que le portable de son guide sonne au fond de cette vallée du bout du monde, (l'air de la sonnerie, c'est pourtant « la Traviata »...).

On a vu en cours de route des troupeaux, des plaines, des collines, une petite ville d'une pauvreté totale, une bouffe et une hygiène dégueulasse, et, en rentrant sur Ulan-Baatar, des yacks.

Pour mieux voir Ulan-Baatar dans son ensemble, depuis ses centrales au charbon à l'ouest jusqu'à ses bidonvilles de yourtes à l'est, on monte sur la colline d'en face, au Monument construit en hommage aux soldats russes qui ont défendu le pays contre les mandchous et les Japonais. Réalisme socialiste garanti, une fresque en rond-point comptant parmi les plus belles prestations du genre, combattants poings levés, médailles, héros rouges. Au fronton un médaillon de Lénine. Beau point de vue sur la ville au coucher de soleil.

Passage à l'énorme marché qui a des charpentes métalliques similaires à celles des Halles de la Villette...

Retour ultime pour dormir à la yourte où l'on croise en plus de Marie, un couple de français qui reviennent de Pékin et vont vers Moscou. Il fait chaud, lourd, humide. En général, chaque soir, il a plu, de lourds orages, mais dans la journée, on a vu le soleil.

Le désert du Gobi

Oulan-Bator départ 9 h 30 du matin le 20 juillet, on prend le train local, c'est un omnibus, on y reste environ huit heures pour arriver le soir à 19 h 30 dans un « trou » perdu, Seinsang. Le train était bourré de monde, mais ingénieusement réparti, avec des demi couchettes, six par compartiment, non fermés. Peu à peu, la steppe et les forêts s'effacent, on arrive dans le désert.

Dernier wagon, on regarde la voie qui passe en-dessous de nous, les lignes électriques qui nous suivent, et s'éloignent : c'est le far-east. « Trois heures dix pour Seinsang ». Le train sifflera trois fois...

Arrivée le même jour à 19 h 30 à Seinsang. (Shainseng ?). Un camion russe, le même qu'en Sibérie vient nous prendre, il fait la tournée pour ramasser tente, bois, provisions, et guide, chauffeur cuisinière, nous, en route vers le désert. On est un peu inquiets car il est tard, la nuit vient, la route est de pire en pire, le chauffeur (un « nouveau » a dit Odno) à l'air d'hésiter sur le chemin, il revient sur ses pas, où va-t-on dormir ?

Le désert de Gobi c'est 3000 kms d'Est en Ouest, au sud du pays, un tiers de la surface de la Mongolie, à peu près la totalité de la superficie de la France. Ce sont des zones de steppes salines et semi-désertiques avec des vastes plaines, des chaînes de montagne et 3 % de dunes de sable, des nuances de couleurs variant de l'ocre à l'or ou au vert des prairies flamboyantes, un ciel bleu et du soleil 250 jours par an. Les températures vont de moins 30°C en hiver (en été cependant, elle peuvent atteindre 45° C). Les habitants sont des nomades qui se déplacent en chameau, vivent en famille, dorment sous des yourtes.

On arrive à un « camp » illuminé de guirlandes colorées (si, si), où il y a 45 yourtes neuves alignées au cordeau, par rang de 9, et de l'eau chaude pour la douche, et des toilettes à eau courante. Alors qu'au lac Baïkal, dans l'île au milieu, il n'y avait pas d'eau courante, là, en plein désert, il y en a (une pompe, l'électricité, une installation correcte). On mange correctement soupe, thé et dessert sucré dans l'immense yourte centrale qui peut contenir au moins 40 personnes : il y a un écran de télévision qui passe des clips américains débiles. Les Usa n'ont pas de sous pour aider à creuser des puits dont les gens d'ici ont besoin, mais ils en ont pour diffuser ces clips minables dont ils n'ont aucun besoin (et qu'ils n'aiment pas, on le vérifiera auprès d'un chamelier au retour).

Le réveil est plaisant en total désert, il n'y'a rien à des kms à la ronde autour du camp, sauf le soleil, l'horizon sans fin, je tourne la caméra tout en rond, je pense à Raymond Vacheron qui m'a dit qu'il était tombé amoureux du désert quelque part en Tunisie, je crois. Une diligence, un grand billard vert en plein air.

On roule encore quelques km pour aller manger dans une yourte appartenant à un chamelier. Deux yourtes côte à côte, des enfants qui jouent avec des jouets en plastique : rien autour à 10 km. Il faut le temps que la cuisinière fasse chauffer les soupes, un tour en chameau est proposé, il faut aller chercher les bêtes au loin, les seller, et l'expérience est faite, assez brièvement On revient et nous mangeons dans la yourte, les habitants (une très grosse dame obèse, un vieillard demi-aveugle, trois enfants) nous laissant la place, on regarde les maigres meubles, la maigre vaisselle insuffisante, le linoléum sur lequel ils dorment avec un mince tapis de feutre.

Nourriture : lait de jument fermenté, soupe de mouton bouilli avec quelques légumes, fromage aigre doux en granulés blancs, du pain sec. Un autre groupe de deux camions de touristes français arrivent aussi et vont dans la yourte voisine : ils sont de Lyon, font le voyage en association, viennent de Pékin, vont vers l'Altai

On va vers un monastère (encore) par des chemins très chaotiques : caillou, sable, terre, ornières alternent. Il n'est heureusement pas loin. Il faut aller chercher un moine pour l'ouvrir, un gaillard habillé de draps rouges et jaunes. Il y a quelques dizaines de yourtes pas loin, avec des palissades, dans le contrefort qui fait une sorte de vallée sableuse, caillouteuse. Des enfants crient et jouent au loin. Il fait chaud. Des chiens assoiffés langues pendantes, à l'entrée. Le monastère, c'est deux édifices en carrés, assez moches, décorés, entre les deux, un gros bouddha aussi moche, des bouts de tissus, des moulins à prière, il faut faire le tour. Arrive un groupe de camionneurs, un homme en t-shirt orange, un « marcel » rouge, bras nus, les accompagne. L'un de ces hommes fait ses dévotions au Bouddha, après avoir tourné les inévitables moulins à prière, il se couche par terre progressivement mains au-dessus de la tête, l'autre en t-shirt se moque de lui, il recommence, l'autre s'esclaffe, et lui montre : il fait dix « pompes » à la place... et tous rient. L'homme en t-shirt, on le verra plus tard, c'est le moine en chef, on mangera (soupe, riz, thé) dans sa yourte, (décorée de photos officielles) c'est un marrant, comme son jeune fils, novice, sa femme et une autre petite fille blonde, elle.

Observation : deux horloges sans heures, faute de piles, ici dans la yourte du moine, et dans le temple.

A côté, une autre yourte, avec une famille de dix enfants qui jouent autour, une éolienne pour faire marcher la télé, des baraques taudis de bois et de fer, un puits, mais une hygiène dégueulasse. Des chiens, une voiture vieille.

Le temps ici n'a pas de prise, l'arriération est totale, on peut se compter un ou deux siècles en arrière, les familles yourtes dorment sur le sol, entassés, promiscuités, sans eau, ni hygiène, sans avenir. Bouddha n'y changera rien.

Ce Monastère dit de Khamarin à 30 km au sud de Sainshand, c'est un certain Danzanravjaa qui l'a fondé, ce fut un centre des « écoles des Bonnets rouges » de Mongolie. Ils prétendaient lutter contre les discriminations, les distinctions de classe, et pour l'éducation publique, à la différence de la caste des moines avec « bonnets jaunes ».

Un affreux bâtiment blanc en dur est dressé près du monastère, ce qui n'arrange pas l'esthétique de la fausse vallée : c'est un futur hôtel, projet absurde réalisé en plein désert, un seul étage, achevé mais sans

d'électricité, sans eau courante. Il n'y a pas de touriste, et s'il y en avait ne préféreraient-ils pas les yourtes « de luxe » des camps comme celui où nous étions hier soir ?

Bonne idée de nous faire passer une deuxième nuit, cette fois, directement sous une simple tente en plein désert, encore faut-il se plier à l'exercice de la dresser en plein soleil. Ensuite on ne peut marcher ni rien faire... Notre petite cuisinière, elle, se couche à l'ombre sous le camion. Le chauffeur bricole. Une marche est prévue pour nous, je ne suis pas tenté par une randonnée en plein soleil, pas plus qu'avant pour monter sur un chameau. Il nous faut y demeurer en sueur en attendant la nuit et que les degrés descendent, de 30/35° à 25°. Les bruits dans le désert sont surprenants : des mobylettes comme à Aubervilliers, Broom-Vroom tout l'après-midi, des enfants qui jouent comme dans une cour d'école, des groupes de camions qui passent et se rassemblent en faisant un camp à un km de là, des chiens encore, et quand on se réveille, il y a d'autres camps de touristes aux quatre coins de l'horizon.

Mon ordinateur est encore chargé, je l'ouvre, la nuit tombée dans le soir, sous les étoiles, le jeune novice, la guide et la cuisinière, regardent fascinés, l'excellent montage fait par Mila Jedy sur le Cpe pour l'Unef.

Où notre guide, commente d'elle-même, elle connaît le Cpe.

Ah, chic, il n'y a pas que Zidane qui soit connu ici pour la France, le Cpe aussi.

Mon ordinateur en pleine nuit, en plein désert, sous le grand ciel étoilé, projette donc un petit film (monté par Mila Jedy pour le compte de l'Unef) sur les grèves et les manifs (et 1 et 2 et 3 millions !) pour l'enfant du moine, 14 ans, très vif, mais il ne va plus à l'école, il étudie avec son père à la lamasserie (ça doit être ça aussi, l'apprentissage à l'âge décidé par Villepin) ça peut toujours servir.

Je ne lui montre pas que ça mais aussi quelques photos de famille, prises, par ailleurs, à Etretat, la mer : ils n'ont jamais vu la mer. Aucun. Ni notre guide Odo. Les immensités infinies ont leurs limites.

Nous montrons aussi une lampe de poche étonnante qu'on a avec nous, elle se recharge comme une dynamo, avec une pression de la main, on serre on resserre et ça produit l'énergie pour la lampe, sans pile, ni batterie, le père moine est intéressé... et comprend vite le système qu'il compare intelligemment à l'éolienne. Au chauffeur, à son très grand intérêt, on a montré le couteau suisse (il y a tout, douze instruments, il ne manque que la moissonneuse-batteuse..)

Nuit sans bruit autre que le vent faisant fesser les toiles, il a fait chaud, sauf à l'extrême petit matin avant le lever du soleil qui réchauffe très vite et rend le lever obligatoire. Le matin seulement un vent léger agréable concurrence la montée de la chaleur. Rien dans le désert, sauf des lézards, des hérissons, et le saxaoul (buissons fibreux, pas très élevés).

Les « chevaux de Przewalski » sont devenus une légende : ce sont ces petits chevaux qui servaient aux guerriers de Gengis Khan, mais ils sont disparus de l'état sauvage. Il en reste 1500 dans le monde - dont en Haute-Loire - mais presque pas ici, malgré des tentatives de réimplantation dans une réserve.

On va au petit matin à la source, un puits caréné, un pneu dessus, une grosse outre, avec un bâton et une grosse corde pour en tirer l'eau, un abreuvoir pour les bêtes, des jeunes Mongols, venus du groupe de six camions vus la veille et qui ont dormi à côté, regroupés eux aussi à trois kms de nous, s'y lavent, se savonnent, à quelques mètres de la source, polluant forcément celle-ci...

Au petit-déjeuner dans la yourte du moine, le jeune novice me montre à son tour, timide, en passant par la traduction d'Odno, ses albums de photos de famille, il y en a trois reliés, on y voit les enfants - qui jouent aux osselets - des moines en groupes, des monastères, la yourte vus sous tous les angles, et toute la famille, un grand-père disparu, une promenade qui a compté, visiblement, à Oulan-Bator, des militaires russes, quelques officiels, des processions, des costumes de procession...

Là, ce matin, il y a une « cérémonie », le jeune novice y tient un rôle d'enfant de chœur, le pauvre, ça durera toute sa vie ? s'il ne s'échappe pas de ce trou. Autres vieux moines, cassés, épuisés, qui chantent, tapent sur les gongs, soufflent dans des coquillages, psalmodient des livres usés, quelques familles au grand complet, bien habillées, sont venues, on ne sait d'où, l'air à l'aise, ils sont de la ville ? Ca se fait dans le désordre, sans conviction, un moine s'interrompt pour serrer une main, un autre exige qu'Odno fasse le tour du monastère...

Dehors deux hommes jouent, en dépit de la chaleur déjà forte, à lutter. Leurs deux femmes respectives tiennent leur chapeau Ils le font avec élégance, rire, mais conviction, jusqu'à ce que l'un gagne. Les deux sont forts, connaissent les prises, les déjouent, finalement, après plusieurs échecs, par surprise, hop, l'un l'emporte et fait toucher le sol à l'autre... ils sont épuisés, ils ont dégagé une chaleur et une énergie terrible. On applaudit, on part, ils nous saluent de la main.

Et on refait en partant le tour en carré, en voiture, du monastère, « les rites se ressemblent partout ».

Des ovoos (comme à Baïkal) partout, c'est soit un arbre soit un poteau ou un tas de cailloux avec des morceaux de tissus bleu fichés et noués. Le chamanisme, ça ne coûte pas cher, pas d'église ni de temple, pas de moines, pas de décor, juste un poteau, et ça marche, on laisse une misérable offrande, une demi rouble ou un demi Tögrog (monnaie locale, 1444 Togrogs valent 1 euro), un peigne ou un bout de tissu, que personne ne ramasse, ça fait tas et ça rend hommage à la nature, quelques chamanes essaient bien de récolter des sous en se faisant l'interprète de la nature, mais ils sont pas nombreux, et pas organisés comme dans les autres religions... Les bouddhistes respectent et récupèrent avec leur arbre à prière ou leur « montagne des vœux »...

Une vieille est passée toute ridée, édentée, menue, burinée au soleil, on dirait qu'elle va se casser, avec trois bâtons sur lesquels elle s'appuie, pliée en deux, elle mendie, regard sur l'ensemble, on dirait les débuts d'un des six films Star Wars, quelques chiens, des chèvres au loin...

Dans le désert, tout paraît impossible et ne se passe comme nulle part ailleurs. Mais tout se passe comme ailleurs. Tout paraît lent et tout est rapide.

Si quelqu'un part, on croit qu'il n'atteindra jamais son but, tout semble si loin, à l'horizon... Et puis, à toute vitesse, il fond. Il devient une demi personne, un quart de personne, puis un point, on peine à croire que quelques instants auparavant, il était là, entier, à nos côtés. S'il marche au long des dunes, là-bas, on voit un trait se déplacer, inaccessible, d'un autre monde, et puis s'il décide de revenir, il est là, rapidement, ré apparu, proche, comme un surgissement.

On revient à la yourte du chamelier de la veille, on re-tourne en rond, on ne va pas « refaire » du chameau, on attend, il n'y a rien pour nous dans ce désert, forcément, évidemment.

Marcher, dormir ou écrire. On ne peut même pas, pas de sièges, pas d'eau, pas de tranquillité. Ah, quitte à rester une journée entière dans le désert à le goûter, cela aurait été mieux sur une chaise à côté de la yourte du premier soir.

On nous ré offre du lait de vache, chaud, amer, et sucré à la fois, (pouah !) on le boit, on est polis, on revoit la très grosse dame qui a du mal à se mouvoir, et à laquelle, hier, on a donné un éventail en cadeau de départ. On mangera encore là, ça nous pèse, et on repart pour la « montagne des vœux », qui doit pas être loin dans le cercle où nous tournons.

Très long chemin très chaotique, on risque de verser, pour voir une horrible et sale montagne noire, dite « montagne des vœux » où l'on apprend - en bas de celle-ci - que les femmes sont interdites... Explosion de colère de notre part. Selon les chamans déjà, les femmes ne sont pas plus dotées d'une âme qu'un bout de bois. Les bouddhistes ont repris l'antienne. Il y a un chantier en bas, une cabane à mi-hauteur, appelée aussi pompeusement monastère, et chaque croyant doit monter, et déposer ses vœux, on s'impatiente. On a fait 20 km de tape-cul dans le désert pour cela... Et il pleut !

On a demandé à re-passer par le premier camp de touristes du premier soir où il y a des douches. Ca fait du bien depuis la veille au matin, 28 h sans eau.

Frontière Mongolie-Mongolie intérieure-Chine

Retour à Seinsang mais il faut y attendre encore 6 h avant le train : que faire ? Il n'y a rien, si ce n'est une colline où il y a un char en guise de monument aux morts. L'étoile Rouge, le symbole de la Mongolie, et une faucille et un marteau horriblement schématisés (on croirait le sigle de la Lcr, c'est tout dire).

On doit repartir par le train ce même soir, tard, à 1 h 50 vers la frontière chinoise. (22 juillet, heure de Paris 5 h 09, le train sera là autour de 2 h, heure locale). De la Mongolie à la « Mongolie intérieure » (« inner »)... Il faut faire passer les cinq à six heures, on n'en finit plus de ne pas savoir quoi faire dans ce village perdu : on parvient, après plusieurs échecs, à trouver une « boîte de nuit » vide (néons rouges, jaunes, verts, images décoratives de cinéma des années 50) où on s'enfile des bières et une petite bouteille de vodka pour passer le temps. Notre chauffeur nous a quitté, la cuisinière nous accompagne sans boire, elle est enceinte de quatre mois apprend-on. Bonne chance pour le petit. Notre guide, Odno ne boit pas. On finit par sortir : il pleut à la gare, où une foule disparate de voyageurs et de petits marchands attendent eux aussi interminablement le

train, et quand celui-ci arrive en retard, on doit marcher l'équivalent d'au moins vingt wagons sous la pluie avec nos valises pour rejoindre notre compartiment où l'on se renferme tous les quatre.

Nuit courte, sommeil perturbé, arrivée à 7 h à Erlian, ville frontière.

On nous propose alors un « car-couchettes » horrible (contre lequel on va se révolter) : chaque couchette fait 35 cm sur 1 m 70, il y a trois rangs, trente couchettes, impossible de descendre, de bouger, de lire, de voir le paysage quand on est dans la rangée du milieu, et on doit y passer 24 h...

Mais on réussit en râlant, à convaincre Orso's Agency (correspondante locale, à problèmes, du « Vieux campeur ») qui dirige nos pas et notre guide Odno, de respecter le programme prévu et de nous faire dormir à l'hôtel d'Erlian, avant de nous trouver une voiture pour Pékin, et non pas ce « car-couchettes ».

Du coup, on ne se sert des couchettes inconfortables que pour passer la frontière, entre les deux lieux des interminables contrôles administratifs tatillons, comme si le sort de la Mongolie et de la Chine se jouait là...

« **Bienvenue en Chine** » me dit alors notre charmante guide (qui n'aime pas les chinois).

1,3 milliards d'habitants, l'empire du milieu, pas besoin de courir les steppes, maintenant ils construisent des milliers de tours comme à Los Angeles... Un défi pour les Usa de l'autre côté du Pacifique, ils ont déjà leur « Alsace-Lorraine » : c'est Taïwan. Il ne manque plus qu'une variante de Bush-Folamour pour appuyer sur le bouton. « Un milliard de chinois et moi et moi, et moi... » Jacques Dutronc en 1968.

Journée libre à Erlian : bel hôtel, vu d'extérieur, sur la place centrale mais toilettes sales et bouchées, douche chaude aléatoire. On va au marché neuf, inauguré le 1er janvier 2006 (sans doute à la place d'un vieux marché pourri dont on voit quelques traces à côté). 650 boutiques toutes pareilles. Je suis impressionné par l'ordre et la clarté du marché, ses produits multiples. C'est un plaisir que de s'y promener. On y achètera quelques cadeaux.

Eu envie d'une glace verte, la croyant à la menthe : elle s'est révélée une glace aux petits pois - n'essayez pas.

Nuit hôtel, puis départ à 6 h en voiture, il y a 800 kms en traversée de la Chine à effectuer de nord-ouest en sud-est. Une jeep, large, on y tient à sept, notre guide, et le frère du chauffeur, avec tous nos bagages.

Grosse différence tout au long du chemin avec la Russie et la Mongolie : il y a une autoroute, certes en construction, parfois avec des grosses machines, parfois par des dizaines d'humains avec pelles et pioches. La steppe plate s'estompe, peu à peu reviennent les arbres, la forêt des reliefs, des montagnes dans la brume, ciselées en quatre cinq couleurs de brumes bleutées comme dans un dessin chinois, sauf que ce n'est pas un dessin.

Les voitures sont rares, mais il y a des cars, des énormes camions bourrés, et aussi plein de triporteurs, des tricycles, des chariots, des vélos, scooters, et enfin des poussettes, carrioles branlantes. Les gens restent sur la route, s'asseyent au bord sans crainte, mais gênants.

Puis d'un coup, plus d'autoroute, c'est un chemin, une dérivation, la plongée dans un village de la Chine profonde, des masures, une foule de pauvres gens, sales, accablés, des ornières, un commerce sur la rue, un marché de misère, choux, melons d'eau, pastèques... Cent ans en arrière. Economie de subsistance, animaux errants, boue partout, trous, petites maisons de briques en ruines.

Dans ces villages traversés, la plus fréquente habitation, même vide, même à l'abandon, n'a qu'un étage, et dispose toujours de deux fenêtres côte à côte, et d'une porte. Même modèle partout. Ces demeures sont accolées, comme dans des corons du Nord de la France, toutes de même dimension. On retrouvera plus tard, exactement cette forme d'habitation bien conservée, celle-là, derrière la « Cité interdite », dans la zone réservée aux fonctionnaires de l'empereur. Le modèle est venu de là.

On continue « la route » : centrales au charbon, industries, cimenteries, grues et chantiers partout. Rares villages, mais forêts, cultures partout, troupeaux : c'est plus vivant qu'en Sibérie russe.

De nombreuses mobylettes roulent le long des routes avec cinq ou six moutons attachés, sanglés, sur le porte-bagages, ils sont morts et vifs mêlés, certains bougent encore, et tentent de se redresser désespérément, sinistre traitement envers ces bêtes.

Pareillement pour des vaches entassées à mourir dans des camions, on en voit une avec la patte coincée à l'extérieur

Arrêt à Chendou, (?) (Chengdu) petit déjeuner, c'est une ville « au carré », commerces comme à Erlan. Place centrale semblable : espace, jeux d'enfants, jardins, monument aux morts, lieu de cérémonie.

Notre chauffeur, brûle les lignes jaune, double à droite, sur le bas-côté, il fait des queues de poisson, klaxonne en permanence, dépasse imprudemment aussi bien dans les virages que dans les montées, sans vision. 800 kms de cette façon. Deux fois ce sera vraiment très limite. La statistique nous a épargné. On arrivera sains et saufs mais en France, il aurait perdu son permis de conduire dix fois.

Mais ce chauffeur excédé doit faire la route du retour, 800 kms dans l'autre sens, après nous avoir déposé (semble t il, mais ce n'est pas sûr, après quelques heures de sommeil... mais que fait l'inspection du travail ?)

Badaling, puis Pékin

17 h : (l'heure russe est celle de Moscou + 1 à 7 heures pour l'heure locale, l'heure chinoise est unique c'est l'« heure du milieu » du pays).

On arrive à la Grande Muraille de Chine, (à hauteur de Badaling). La visiter, c'est escalader des montagnes, on gravit en effet des pics, avec des pavés inclinés à 30 %, au milieu de créneaux millénaires, un fortin tous les 500 m, hauteur moyenne de 7 à 8 mètres au dessus du sol, large pour que passent 5 chevaux et 10 soldats de front, des escaliers sans fin, avec des marches géantes de granit. Pas une n'est semblable à l'autre, on est courbés en deux, accrochés aux rambardes, évitant de glisser, avec des milliers de touristes épuisés, assoiffés,

essoufflés, de vendeurs d'eau et de gri-gri divers, et de boutiques de souvenirs et de vendeurs, cent fois pire que le Mont St Michel.

Géant.

Elle est longue de 5 000 kilomètres. C'est sous la dynastie des Qin (221 - 206 av. JC.) que l'Empereur « Shihuangdi » ordonna que l'on relie tous les vieux murs pour édifier une ligne continue pour lutter contre les incursions des nomades Mongols du Nord. En fait, cela se voulait une ligne de démarcation entre le « monde civilisé » et le « monde barbare ». Un mur comme à Berlin ou Jérusalem.

Mais en vérité, de très nombreux ouvriers et prisonniers sont morts d'épuisement pendant sa construction. Pendant un siècle, il aura fallu la participation de centaines de milliers d'ouvriers dont de nombreux prisonniers. 180 millions de m³ de terre et 60 millions de m³ de matériaux auront été nécessaires à la réalisation de cette grande muraille. La Grande Muraille fut aussi appelée "le plus grand cimetière du monde".

Et, au fil des siècles et des dynasties d'empereurs, la Grande Muraille ne cessera de s'étendre dans le paysage. L'empereur Qin Shi Huang Di (221 avant JC), « l'unificateur » de la Chine, lui donnera un dessein beaucoup plus ambitieux. Sur 5 000 kilomètres, la muraille continue s'élèvera bientôt dans le paysage. Entièrement construite en terre battue avec par endroits des parements de brique séchée, des forts et des tours de guet complétaient l'ouvrage. Aux abords, des cantonnements militaires pouvaient héberger une partie des armées prêtes à intervenir sur la ligne frontière. Les empereurs Han (206 avant JC - 220 après JC) poursuivront la construction qui s'étendra sur 6 000 kilomètres. Certaines parties seront renforcées et les tours seront équipées de feux d'alarme, pour que les garnisons puissent envoyer des messages urgents par signaux de fumée. Au cours des dynasties suivantes, quelques réparations seront réalisées, ainsi que la construction de quelques monuments prestigieux, comme la porte en marbre blanc dit de Juyongguan par la dynastie mongole Yuan en 1340-1350, non loin de la Cité interdite.

La menace des Mongols sur l'empire incite les Ming (1368-1644 après JC) à réparer et bâtir de nouvelles sections de muraille, mais cette fois-ci en dur, dans une combinaison de briques et de moellons.

Après-midi du 24 juillet 2006 : le temps est brumeux avant l'orage qui menace, et éclatera juste quand nous serons parvenus à rejoindre la voiture. Cela rend les contours de la Muraille, proches et très visibles, puis de plus en plus estompés dans des camaïeux bleus, gris et verts, sur toutes les montagnes environnantes et qu'elle ceinture.

Seul écueil : un énorme slogan lumineux dans la montagne « one world, one dream » jeux olympiques 2008. Ce n'est pas notre monde, ni notre rêve...

Ceux qui ont fait cette muraille suivant le contour du sommet des montagnes, sont des illuminés, il y en a eu assez pour la construire, la reconstruire, la doubler, la tripler, pendant un siècle, sans qu'elle ait fait la preuve de sa valeur militaire, mais comme construction, c'est hallucinant, combien de dizaines de milliers d'humains sont morts en la bâtissant ? Plus que par la faute des envahisseurs ?

Bout du voyage, 8000 km, 20 jours et nuits

Arrivée à Pékin sous une pluie diluvienne, à un point tel que ça fait l'information principale de la soirée sur les chaînes télé.

Une heure et demie entre l'entrée dans la ville et l'arrivée à l'hôtel.

Ce qui frappe tout de suite, ce sont les centaines de tours de trente à quarante étages et des kms d'autoroutes dans la ville. Pas faite pour les piétons. 15 millions d'habitants. Devant nous, le bus n°857 : une ligne que Bertrand Delanoé n'a pas encore inauguré à Paris. (de toute façon, le nouveau directeur de la Ratp, ex-chef de cabinet de Villepin, n'a pas l'intention de développer les bus pour faciliter la circulation dans la ville de Paris ni la réélection de la gauche en 2008). A Pékin, ça bouchonne en tout cas.

On discerne dans les brumes et les pluies les tours qui font l'essentiel de l'architecture de la ville. Les architectes se sont « défoncés » : toutes les formes, tous les matériaux, toutes les couleurs, mais une constance, la hauteur. Vu d'en bas, en se penchant dans la voiture on essaie de comparer ces créations toutes diverses, originales, en majorité des bureaux (quand ce sont des logements, ils paraissent plus anciens et moins élégants). Des ensembles gigantesques de verre, des sextuples tours carrées, grises et blanches, des énormes croissants, du béton recouvert de couleurs vives, des arrondis, en sommets en biseau, des trapèzes, des tour surmontées de pagodes, des néons au dernier étage, en langue anglaise, des plus grandes multinationales. Banque, banque, banque. Grand magasin, commerce, commerce. Grand hôtel, grand hôtel, grand hôtel. Administration, multinationale, Cannon, Sony, Mitsubishi... Dès que les immeubles sont moins beaux, c'est qu'il s'agit vraiment d'habitations...

Si jamais la Chine s'était « endormie », un jour, aux yeux d'un visiteur distrait, elle est plus qu'éveillée aujourd'hui, elle s'agite depuis longtemps sous une poigne de fer. Le capitalisme financier est arrivé là, convié par les maîtres du Parti « communiste » : ils contrôlent encore ce qu'ils peuvent dans cette dynamique infernale qui les renversera tôt ou tard comme les précédents bureaucrates staliniens qui se sont essayés dans cette voie.

« Dans les deux cas, Russie ou Chine, on peut parler de gouvernement pro capitalistes qui œuvrent à la restauration. Et il ne reste rien dans les lois économiques, dans les actes de l'appareil d'état indiquant une quelconque logique différenciant ces états d'états capitalistes. De plus, l'exemple de la Chine apporte une leçon inédite à tirer de ces 10 ans de restauration capitaliste ouverte : cette restauration est plus efficace quand elle est conduite par un État fort et un pouvoir centralisé, avec l'étape d'une sorte de capitalisme d'État, que lorsqu'elle est conduite selon les " thérapies de choc " du libéralisme et du FMI.

Les capitalistes en ont conclu qu'il était plus sûr d'investir dans un pays où règne le régime du parti unique, plutôt que de déverser des crédits dans le tonneau de Danaïdes de l'économie russe.

En Chine comme en URSS, il faut cesser de parler d'« État ouvrier », même très dégénéré ou déformé, de " société d'exploitation non capitaliste ", ou bien de « société en transition ». S'il y a une transition, c'est vers le capitalisme, et ce sont les bureaucrates qui mènent la danse pour se transformer en nouvelle bourgeoisie.. » Alain Mathieu

J'ai lu dans le Monde, un entrefilet : « grève en Chine, dans telle usine », les salariés obtiennent 174 % d'« augmentation ». Ça promet !

Croit-on qu'il peut y avoir 10,4 % de croissance chaque année et pas de revendication salariale au bout ? Le capitalisme engendre des revendications qu'il ne peut pas satisfaire : seul le socialisme le peut. La part de « socialisme » qui reste en vigueur dans ce système est trop faible pour empêcher des explosions sociales. Les riches se multiplient comme les petits pains de Jésus et s'enrichissent mieux que sous Guizot, la masse des salariés triment : « 12 h par jour cinq jours par semaine », me dira une vendeuse du « marché de la soie ». Je suis soulagé de savoir que ce n'était pas six jours, mais n'avais-je pas mal compris ?

Notre « Angel's hôtel » (!) est correct, du point de vue civilisation, cela nous paraît nécessaire de le noter après 20 jours de transsibérien et de Mongolie, des toilettes et des douches qui fonctionnent, ce n'est finalement pas rien. Je vais relire quelques études sur l'eau (de mon ami Jean-Luc Touly et de la Fondation de Mme Mitterrand) dans le monde et la santé publique pour avoir des chiffres. Dans la « Cité interdite », il n'y avait pas d'eau courante, cela devait puer (autant sans doute qu'à la Cour de Louis XIV).

Télévision 40 chaînes : Omo est là. Nivéa aussi. Et les chinois ont droit à des ceintures amincissantes eux aussi. Plus des « gengiskâneries » en pagaille, duels et guerres épiques, avec plus de sang, de têtes et de membres coupés que nécessaire. Et des shows-débats où l'on devine des économistes officiels, je parie qu'ils défendent la « pensée unique » là aussi... Comment se dit Jean-Marc Sylvestre en chinois ?

On ne trouvera aucune presse française entre Moscou-Pékin et retour.

On fait des kms de marche et puis de taxi, sous la pluie, d'abord, sous un ciel gris, un smog obstiné, tempéré ensuite, une bénédiction nous explique t on, car la canicule serait pire...

Derrière les riches et fastueux buildings des banques, les deux grands axes routiers à 8 voies, (il y a quatre périphériques). Nous faisons quelque pas et l'on retrouve encore la misère, des groupes d'hommes noirs par dizaines qui fouillent dans les poubelles, et plus loin, juste derrière les rangées de grands immeubles neufs, des quartiers puants, de maisons délabrées. Le « vieux » Pékin, sans doute, dont il ne reste plus rien - des immeubles de trois ou quatre étages de couleur ocre, décrépis, en donnent une idée fantôme - pour les futures recherches archéologiques. Chaque immeuble est souvent répliqué, deux ou plusieurs fois. Pris séparément, ils sont beaux. Ce qu'ils ont de « chinois », ce sont les enseignes, les « chapeaux des toits », c'est-à-dire des détails, mais sinon, ils sont essentiellement, dans leurs formes, dans leurs forces, états-uniens. (note : faut-il faire des tours dans le 13° et le 18° à Paris ?).

Ce pays paraît fasciné par la première puissance mondiale Us : il veut l'imiter et la dépasser.

Los Angeles construit sur les ruines du Caire. Concurrence donc guerre future.

On a vu sur une des chaînes Tv, un long reportage commenté de façon apologétique sur la « Cité interdite », l'universitaire insiste sur le « symbole » national, comme si le passé, le présent, le futur de tout le pays, étaient incarnés dans ladite cité. L'histoire, là aussi est réécrite : c'est la révolution elle-même qui est présentée par ses actuels maîtres dans la continuité de l'Histoire officielle antérieure.

On va donc à la place Tien en Men puis à la Cité interdite, où le portrait de Mao est toujours là, Porte du Méridien, à l'endroit où la cloche et le tambour annonçaient auparavant le passage de l'Empereur. Là où se faisaient les « offrandes au peuple » (crêpes, gâteaux, calendriers) et les exécutions publiques (des bastonnades jusqu'à la mort).

Pas de tank sur la place, mais des dizaines de milliers de gens, touristes et chinois aux parapluies de toutes les couleurs. De toute façon un monument a été construit au milieu qui change toute la perspective que nous avons de l'homme qui, seul, stoppe une colonne de char en 1989. Ce monument changera de nom un jour, il portera le nom de cet homme.

Entrée dans le « Palais pourpre » dit « Cité interdite » par le peuple, trois heures de visite. Pharaon. Cent mille artisans, un million d'ouvriers l'ont réalisé. Beau, indiscutablement harmonieux, le regard est flatté ou qu'il se tourne. 960 m sur 750 de large, soit 720 000 m² pour 160 000 m² de bâti : 9999,5 pièces.

Incroyable succession de palais aux multiples noms d'harmonie, de félicité suprême, parfaite, clarté céleste, du nom de la tranquillité, de la longévité... Ne pas oublier la salle de la « prouesse militaire » et la porte du « génie militaire ». Un des palais s'appelle « harmonie préservée », un autre « Palais des sons agréables », et il y a une « salle du Plaisir ». Architecture magnifique voulue par une longue chaîne d'empereurs bâtisseurs, guerriers, querelleurs, jouisseurs, corrompus, dépravés. Quatorze empereurs Ming (1368-1644) et dix Qing (1616-1911), ont régné dans ce palais pendant 491 ans jusqu'au célèbre et ultime Puyi de Bertolucci - intronisé à 3 ans en 1909, mort en 1967. Le plus long règne (1654-1722) celui de Qianlong a duré 63 ans, l'empereur étant mort à 89 ans.

L'axe central de la « Cité interdite » étant sud-nord, le trône impérial, toutes les allées de l'empereur suivent cet axe central : l'univers a pour centre l'empereur. Chaque allée est réservée, allées des princes et des ducs, allée des mandarins, et militaires, avec le « pont des hiérarchies ». Une hiérarchie en effet impitoyable, avec des « rangs », un goulag de luxe, au gré des splendides bâtiments, structures fermées, cloisonnées, emboîtées soigneusement les unes dans les autres. Les militaires, les ministres, cent mille eunuques, les courtisans, les milliers de concubines et suivantes, quarante mille dames d'honneur, des dizaines de milliers de fonctionnaires... Le nombre de clous sur une porte, ou de boucles sur la crinière d'un lion sculpté indiquait le rang dans la hiérarchie de celui qui habitait dans le pavillon ainsi décoré.

Toits verts et toits dorés, murs rouges sang. Balustrades colorées et décorées avec art, grands lions et dragons de bronze, des milliers de gargouilles, pierres sculptées géantes, balcons d'exhibition. Allées impériales, rites méticuleux, jardin d'arbres anciens et rares. Et un puits où Cixi, la régente de Puyi fit jeter en 1900 la concubine Zhenfei.

Six incendies graves (1420, 1441, 1514, 1557, 1888, 1923) et des tremblements de terre l'ont partiellement détruit. Mais chaque fois, il fut reconstruit (et lors de notre visite quatre grands palais sont en travaux : JO 2008).

Le 15 septembre 1813, des paysans insurgés, fait unique, tentèrent de prendre le palais d'assaut et par ruse, mais ne parvinrent pas à franchir les deux dernières portes : ils furent massacrés.

Sur 1258 jeunes filles appartenant à l'empereur, il en avait fait supplicier plus de 200 en un an : le 22 octobre 1542, seize suivantes survivantes se sont révoltées contre les mauvais traitements et ont tenté d'assassiner l'empereur, y réussissant presque ! Elles furent bastonnées puis décapitées ainsi que leur famille.

Les empereurs passèrent ensuite chaque nuit dans une chambre différente pour éviter d'être assassinés. Atmosphère.

De telles richesses cachées, de telles mœurs, appellent crimes, intrigues, vengeances, et la peur que le peuple ne sache. Le « Palais pourpre » est protégé par une enceinte de 3400 mètres de murailles de 10 m de haut et 3200 m de douves de 52 mètres de large. Quatre « tours d'angle » défensives de 27,5 m de haut. Des soldats y tiraient des flèches sur quiconque approchait.

Interdit pour le peuple de voir cela, interdit de mesurer combien de richesses englouties, interdit de communiquer, de transmettre, interdit de comprendre le système de pillage, et de débauche de l'énergie de millions de pauvres gens. Le pays entier a été pillé : le bois est venu des montagnes, le marbre de Fanshan, les pierres de Jixian, le granit de Quyang, les briques de Shandong, les tuiles de Liangyao. Le Musée des trésors, aujourd'hui étale ces richesses fabuleuses : vaisselle d'or, d'argent, de corail, de jade vert, pierres précieuses, perles, émeraudes, diamants, soie, fourrures de martre...

Une grande sculpture de jade pèse 5 tonnes : il a fallu dix ans pour extraire le jade et la confectionner. Un simple repas des Qing, c'était 210 tables, 100 moutons, et 100 bouteilles de vin. Les noces d'un empereur

(Guangsou) ont coûté 5,5 millions de taëls d'argent, soit une année de céréales pour 1,9 millions de personnes pendant un an. Cinquante vaches donnaient le lait de l'empereur, et 12 jarres d'eau étaient amenées quotidiennement de la colline de la Source de jade. De grands chaudrons de bronze, répartis dans tous les coins ne servaient pas qu'à stocker de l'eau contre les incendies, ils servaient aussi à y brûler des herbes pour faire de la fumée et organiser une atmosphère de brume, de mystère, face à tous ceux qui pénètrent dans ces lieux rendus ainsi encore plus mystérieux. Pas de surprise les méthodes de pouvoirs dictatoriales se ressemblent toutes. Et ils savaient compter les heures de travail et les salaires : le cadran solaire et la mesure à grains étaient les instruments symboliques du pouvoir absolu de l'empereur qui était censé « dominer l'espace et le temps ».

Des dizaines de milliers de personnes visitent cela ce jour, comme tous les autres. Enormément de chinois, sans doute comme nous visitons Versailles, ses pompes, son coût, ses rites courtois. « Ridicule » (Patrice Lecomte). Et des milliers de touristes de toute nationalité, états-unien surtout. Au milieu des petites femmes courbées, habillées de blouse grise, avec une caisse, un ballet, une serpillière, se faufilent pour ramasser les papiers et détritrus.

Et le café italien, dans la zone de ventes de « souvenirs » hors de prix, excellent pour les européens... à 3,5 euro.

Mercredi 26 juillet : on change d'hôtel (d'Angel's à Hademen) au petit matin, on dit au revoir à Odno qui retourne en Mongolie, (trois jours de voyage dans les fameux bus-couchettes que nous avons refusés, elle, elle est forcée de les prendre, puis le train de jour et de nuit...).

On marche jusqu'à Tien en Men, toutes les distances sont épuisantes sous ce smog qui ne nous quittera pas pendant nos quatre jours à Pékin.

Des étudiants nous abordent place Tien an Men : ils parlent anglais, un peu français, veulent sympathiser, on cause, mais ils sont vite « crampons ».

Banque of China : vieillot, feutrée, un policier avec une matraque de fer crantée, mais le change est fait : dix Huans = un euro, c'est facile.

Le mobilier urbain ici est signé : « J. Decaux » et une pub pour Carrefour.

Ils ont fermé aux visites « temporairement » le Musée de la révolution chinoise et le Palais du peuple, ça ne m'étonne pas d'eux. Alors on a visité le Musée de l'âge de bronze : des objets datant de 11 à 16 siècles avant J-C. Il y a 3600 ans : pas de risque de mauvaise interprétation de l'histoire récente du maoïsme-stalinisme.

C'était une révolution à base paysanne qui a construit un état déformé dès l'origine en écrasant les ouvriers alors qu'elle parvenait au pouvoir en 1949.

Une révolution quand même. Comme disait mon ami Weber (Henri) en 1969 au 20° anniversaire de celle-ci, « La révolution chinoise est une chose trop sérieuse pour la laisser aux maoïstes ».

Des staliniens qui vont plus loin que ce qu'ils voulaient, à l'origine, dans la restauration du capitalisme de façon sauvage. S'ils donnent un coup de frein, ils passeront par le pare-brise. S'ils ne freinent pas, ils vont dans le mur. Le capitalisme engendre des revendications que seul le socialisme peut satisfaire.

On prend le métro, clair, propre, trois lignes bleue, rouge, jaune, seulement, mais longues. Y'a du pain sur la planche pour le transport en commun en sous-sol dans cette agglomération de 15 millions de personnes...

Dur d'avoir un taxi à 18 h du soir. Impossible de l'arrêter sur le bord d'une grande voie, c'est interdit, il y a quatre hommes avec drapeau aux quatre coins qui nous en empêchent. On y arrive vingt minutes plus tard, le chauffeur lève les bras au ciel quand il comprend... qu'on ne se comprend pas. Il n'y a pas seulement la barrière de la langue il y a surtout celle de l'écrit : enfin on montre une carte où est le nom de l'hôtel et un plan où il se situe, il ne veut pas y aller, on fait la forte tête et on reste, il finit par nous y emmener pour 12 Huans, après des détours complexes.

De notre hôtel un immense chantier, qui carbure à six heures du matin : toutes les techniques, travail humain à la main et une dizaine de grandes grues. Je me rappelle une architecte à Paris, lors d'un contrôle dans un chantier : comme je lui reprochais qu'il n'y avait pas d'e »au chaude, ni de coin repas pour les ouvriers, elle m'a répondu « Vous savez, je reviens de Chine, alors... ». j'étais entré dans une colère furieuse ! Mais maintenant je ferai pire, je dirai : « -moi aussi, là-bas, les chantiers ne sont pas si mal... »

Souvenir d'un bref échange avec Hubert Védrine, au cours d'une réunion où il était assis à côté de moi, on y parlait de réduction du temps de travail, lui aussi me dit : « - La réduction du temps de travail... je reviens de Chine, alors... » Je lui dis : « - Mais, tu sais quelle est la durée légale du travail en Chine ? » « - Non, me répond-il » « - C'est 40 h » « - Oui, mais les chinois travaillent tous plus là-bas » « - Les Français aussi... »

Il y a des drapeaux rouges partout dans les chantiers, même parfois avec les quatre petites et la grande étoile.

Hôtel Hademen, 7° étage toujours, smog toujours : Cctv 9, ça a le goût de Cnn, l'apparence de Cnn, mais c'est censuré par les dictateurs chinois (au lieu de l'être, il est vrai, par les grandes puissances financières états-uniennes, apparemment plus ouverts, mais aussi efficaces dans leur genre).

Sur Cctv9, le son est coupé lorsque des gens sont interviewés en anglais et remplacé par le commentaire particulier du présentateur. Il n'y a pas Cnn, ni Tv5 sur les 40 chaînes accessibles dans l'hôtel. Pas de journaux anglais ou français dans les kiosques.

Ce n'est donc pas seulement Google qui est obligé de négocier pour censurer les informations qui passent ici. Tout est filtré.

Repas pas bon (décidément) à la cantine de l'hôtel : on voit un groupe de fonctionnaires internationaux arriver, ils se sentent de loin, des européens, des indiens... (Souvenir de lecture de « Belle du seigneur » d'Albert Cohen).

Jeudi 27 juillet :

Le Palais d'été au nord-ouest de Beijing, à 15 km du centre-ville. On attrape le quatrième périphérique, on tourne à droite et au bout d'une heure et demie on y est. Avant, on a vu, tout au long des voies rapides, dix kilomètres d'immeubles de trente à quarante étages, parfois vingt ou trente pareils, côte à côte. Certains sont d'une prétention, d'une arrogance, d'un m'as-tu-vu, extraordinaire.

Le Palais d'été est aussi coûteux et hiérarchisé que la « Cité interdite ». Mais plus souplement agencé autour d'un lac artificiel créé à 75 % par un incroyable travail surhumain, avec une île au milieu et des jardins (cyprès, bouleaux, saules, acacias... et lotus en fleurs) tout autour : la zone des eunuques, celle des serviteurs, celle de l'impératrice, celle des courtisans, etc. Un lieu de jeu et de récréation pour la famille impériale sous les Liao (907-1125) les Jin (1115-1234) puis les Ming (1368-1644) et enfin les Qing (1644-1911). Cixi y résidait et Puyi y faisait du vélo.

Le grand Palais de l'empereur lui-même est en réfection « pour les futures générations », dit le panneau d'excuse auprès des touristes. Surtout pour les jeux olympiques de 2008 qui sont présents partout, à commencer par les dessins des t-shirts de toutes les boutiques touristiques.

On marche autour du lac de la Sérénité, on prend le bateau pour l'île centrale, et on revient par le pont aux 17 arches. Nous visitons cela dans un smog persistant qui nous protège de la canicule, mais estompe toutes les couleurs, dans un seul grisé bleuté compact : tant pis pour la caméra. A noter un « bateau en marbre » à quai, voulu par l'Empereur, sans doute pour montrer que... le bateau du gouvernement ne coule pas.

Marché : perles et soie.

Efficacité commerciale garantie : on vous accueille avec des huîtres, un documentaire en français sur leur genèse, puis on cherche à vous en vendre, on ira même jusqu'à confectionner un collier spécial pour vous, devant vous.

En ce qui concerne la soie, on vous montre l'évolution du cocon, puis l'apparition du fil, le rejet des cocons jumeaux (on vous en donne) et puis, le métier à faire apparaître la soie, puis le métier à tisser, puis la fabrication d'une couette, et enfin, on vous la vend, compressée, prête pour l'avion de retour. Technique de vente remarquable, imparable.

Si vous allez à l'étage au-dessus, vous aurez robes, vestes chemises, et pyjamas de soie à des prix moins chers qu'à Paris.

Vu dans un coin de « super-market » : « Danish « Camembert » » and « Danish - Brie ». Présenté comme produit « exotique » : marmelade à l'orange.

Puis on va visiter « **Le Temple du ciel** » au sud de Beijing, on reprend la voiture pour une heure et demie : on arrive à une muraille grise entourant un jardin de 270 000 mètres carrés Des chinois, en groupe, y chantent gaillardement et gaiement.

Une grande cour carrée avec des entrées comme dans la cité interdite. Au milieu, apparition, un grand Temple rond en forme de trois gâteaux l'un sur l'autre. On suit une longue allée majestueuse au milieu des jardins. On atteint, après de nouvelles portes, un Tertre circulaire à ciel ouvert. Un point central, entouré de 9 pavés, entourés de 18 pavés, etc. jusqu'à 81. Tous les touristes se photographient à tour de rôle sur le point central. Une enceinte autour du Tertre est le « mur de l'écho ». Impression étrange : religion sans religion. On est comme un temple aztèque. Il fait une chaleur étouffante, le soleil parvenant à percer entre les nuages. Curieux endroit : un lieu de cérémonie, de « fête du ciel » et des récoltes où venait l'Empereur chaque année. Sans dieu. Seulement le ciel. Un mélange de paganisme et de chamanisme ?

Visites de grands magasins face à l'hôtel, les mêmes qu'à Paris, mais la qualité est meilleure et une chemise vaut 5 euro (mais hélas, pas de grandes tailles). Aussi des « marchés de la soie » : moyennement beaux et relativement chers pour touristes.

Une vendeuse a voulu savoir d'où nous étions ? Paris, France. Elle ne sait pas... Sa collègue comprend, elle et répète : « football ». Ca fait plaisir d'être connu ainsi... La première ouvre son petit agenda, cherche une carte du monde et me demande d'indiquer d'où nous venons : je montre le petit point qu'est la France, de la taille, d'un demi-ongle de mon petit doigt. Elles regardent pour essayer de discerner où c'est exactement. Ensuite le groupe de vendeuses s'intéressent à quelque chose sur mon visage, en riant, je comprends, il s'agit de la couleur bleue de mes yeux. Rare ici.

Retour « Hôtel Hadamen », bouffe au restaurant du bas : pouah ! Peut-être qu'on ne met pas assez d'argent, mais on bouffe mal, très mal. Au contraire du guide « Lonely Planet » qui annonçait Pékin comme la capitale de la gastronomie. On va finir à Pizza Hut !

Nouvelles Tv toujours sur la chaîne internationale cctv9 : les mêmes images en boucle sur plusieurs jours, pas de « direct ».

« Renowed violence in Middle east » : Israël attaque le Liban. La Chine condamne. Il faut dire que cela suffit, « trop c'est trop » comme le disait la regrettée Madeleine Rébérioux. Que les résolutions des Nations unies depuis 1947 jusqu'à aujourd'hui, qu'Israël respecte les droits des palestiniens s'il veut que les siens soient respectés ! Il n'y aura jamais de paix dans cette région sans cela. Les malheurs du peuple juif ne donnent pas droit à faire subir un pareil traitement aux Palestiniens. Ca ne sert que les intégristes. Egalité des droits entre les peuples. Etat bi-national laïc et démocratique, en Palestine.

Canicule à Paris, apprend-on. On l'a évité ici. Cet après-midi, le soleil brûlant, néanmoins perceait sous le smog.

Bouffe encore mauvaise. Seules exceptions, quand on y a mis un peu plus cher, dans un restaurant directement au milieu de la place Tien en Men et dans le « Palais du canard » au sud-ouest de celle-ci.

Vendredi 28 juillet, dernier jour : longue marche dans le quartier sur est de Tien en Men, le « vieux Pékin », ce qu'il faut voir derrière les gratte-ciels...

En fait, au lieu de prendre la grande autoroute, on a juste pris celle de derrière, parallèle, en marchant vers le sud-est de Tien en Men. Quelques pas et on est vite perdus dans un immense quartier du siècle dernier : ruelles et toutes petites maisons vétustes avec de l'herbe sur les toits, routes mal pavées, des ornières pleines de boues, des « boutiques » minuscules ouvertes sur rue, cuisine préparée sur le trottoir, vente de petits objets de toutes sortes, les gens qu'on voit au fond des cours sont archi-pauvres, intérieurs sales, rares objets... Pire que ce fut, pour ceux qui s'en souviennent, à la fin, l'îlot Châlon à Paris 12°. Toute pue. Les gens sont soufreteux, sales, vêtus de haillons. Petites activités de ramasse débris, plastiques, bouteilles vides, pas d'eau courante, poubelles à ciel ouvert Des cyclopousses, des triporteurs aux roues usées jusqu'à la corde, des détritrus de toutes sortes, l'atmosphère devient irrespirable. Quand on s'enfonce dans ce ghetto, il paraît sans fin, des km2. De place en place, des zones détruites, ou train d'être rasé : au cordeau, des bulldozers sont rentrés. Des îlots entiers sont condamnés, en attendant d'être rasés. Mais tout est encore habité pour l'instant, il y a un monde fou, misérable qui végète, là.

Nos « grands » doivent pouvoir venir à Pékin sans voir cela, n'en rester qu'aux façades des grands immeubles neufs, rutilants. Ne pas marcher là où il ne faut pas. En fait, on y est replongés cent ans en arrière, c'est comme dans les villages qu'on a traversés dans le nord-ouest. « C'est ça la vraie Chine », nous dirons deux françaises qui viennent de la parcourir plus au fond pendant un mois. En 2008, lors des Jeux olympiques, il ne faudra pas que les visiteurs se contentent des « ours panda » et des lumières des grandes façades rutilantes des avenues de Pékin.

Mais c'est là, c'est le « vieux » Pékin usé, cassé, brisé, pourri, détruit : il est devenu irrécupérable, impossible à réhabiliter, qu'en restera-t-il bientôt ? Des fossiles, pour dans 3000 ans, après la prochaine guerre nucléaire ? En tout cas, des chantiers très bientôt pour les fondations des nouvelles « tours ».

On continue la marche, nous perdant dans des dédales, obscurs, où il n'y a plus âme qui vive, sauf derrière certains murs, soudain, des épaves humaines surgissent.

Puis on reprend un autre quartier, celui des Hutons, ce sont des rues commerçantes datant du 19^e siècle. De très belles façades coloniales, fer forgé, balustrade de bois peinte de vert et rouge, sculptées. Mais rongées par le temps, elles venons finir aussi « à la casse ». Au rez-de-chaussée, des magasins de bas de gamme, moins chers, plus populaires. Vite, le quartier se dégrade aussi lorsqu'on s'y enfonce : des murs indiquent qu'il y a eu des campagnes de rénovation (qui n'ont pas dû aboutir), on y voit des appels dessinés à l'hygiène, au nettoyage, aux poubelles, des murs repeints de « neuf »... en gris. Mais ce fut vain et ça le restera : les ruelles redeviennent vite tortueuses, sales, les masures de bois de plus en plus petites et misérables, interminablement, la boue nous happe. Conseil : le vrai Pékin, et les environs doivent être là, ne pas se contenter des palais de la soie, des banques et des tours immenses.

Un très vieux monsieur chinois au rire franc, toutes dents dehors, nous arrête, tenant son vélo d'une main et nous tendant l'autre. Il veut nous parler en excellent français, il nous souhaite la bienvenue en termes élégants, et nous interprète avec justesse un petit bout de Marseillaise pour nous plaire puis s'excuse aussitôt d'avoir été « impoli » en osant nous interpeller ainsi.

En revenant, on traverse le quartier des calligraphes, Liliusang, le quartier des érudits. Des rues des « Hutons », ces mêmes anciennes maisons ciselées, sculptées que précédemment, en meilleur état, avec des boutiques, vieilles mais tenues, des dessins chinois de toutes sortes, oiseaux, faune, flore, scènes avec dragons, poissons, etc. Ils les fabriquent sur commande, ils vendent les pinceaux, les peintures, la fameuse « encre de Chine » et toutes sortes d'objets d'art. De quoi flâner.

Vient ensuite le quartier des antiquaires et des libraires avant l'université, (qui est près de Tien en Men, du moins pour celle que nous voyons). De grandes librairies, mais hélas, inaccessibles pour nous, vu l'absence de titres en alphabet latin, anglais ou français.

On se consolera à la maison du « Canard laqué », seul repas un peu « expensive » à 560 huans pour cinq : c'est un restaurant entièrement consacré au canard qu'on vient vous découper tout rôti sous les yeux, avec quelque sauce sucrée, des oignons, des champignons, des asperges, du riz, et des petites crêpes.

Le métro (plutôt que le taxi - qui demande 30 huans pour la course, le double de celui de la veille) pour rentrer à Hademen Hôtel, et la préparation du départ : il va y avoir 29 h pour nous au cours de la journée du samedi 29. On va, cette fois contre le temps qui se réduit quand on avance d'est en ouest. On passera 8 h dans l'avion Pékin-Moscou, 5 h interminables à l'aéroport sinistrement mal éclairé et inconfortable de Moscou. Puis à nouveau 4 h dans l'avion Moscou-Paris. De quoi défaire en 8 h ce qu'on a mis 3 X 8 jours à parcourir.

On a fini l'exploration du transsibérien et le périple le plus long qu'on puisse ainsi faire en continu sur terre : Paris Moscou-Pékin par la Sibérie.

À 20 ans nous faisons en deux mois, en auto-stop Rouen-Salonique-Istanbul, (en « empruntant » 93 voitures, je m'en souviens encore) alors c'est rajeunissant, à 60 ans, de parcourir le transsibérien de Moscou à Irkoutsk, Ulan-Baatar, Pékin. Entre Michel Strogoff et Philéas Fogg. Le tsar Nicolas II et Pu-yi. Lénine et Mao. Les popes et les chamans. Les bouleaux et le désert. Le lac bleu et smog gris. Le Kremlin et la Cité interdite. Blaise Cendrars et Marco Polo. Le train et les 4X4. On a traversé le pays le plus grand du monde. Le pays le plus peuplé du monde. Le pays le plus élevé et le moins peuplé du monde. Ma mère avait exprimé ce regret avant de nous quitter « - J'aurais aimé aller en Chine ». J'aurais aimé l'y emmener.

Excusez les ignorances et approximations de ces notes, ce n'étaient que des notes de vacances exceptionnelles. Grand merci à Sylviane qui nous y a entraîné et à Sybille à toutes deux qui les ont permis.

Bien à vous, GF. le 29/7/06

Bibliographie

► « Histoire de la révolution russe » de Léon Trotski.

► D&S n° 3, février 1992 page 24.

- ▶ « Dix jours qui ébranlèrent le monde » John Reed (et voir le film « Red » de Warren Beatty)
- ▶ Jules Verne : « Michel Strogoff » et « Le tour du monde en 80 jours ».
- ▶ « Le transsibérien » guide de Lonely Planet. Et les albums de Corto Maltese, par Guido Crepax
- ▶ Poème de Blaise Cendrars La prose du Transsibérien et de la Petite Jehanne de France (1913).
- ▶ Paris-Pékin par le Transsibérien, récits de Pierre et Agnès Rosenstiehl, Gallimard, Paris, 1980 et 1984.
- ▶ Le Transsibérien - Un train dans l'histoire, Récit de Claude Mossé, une grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'histoire et la construction de la ligne, Plon, 2001.
- ▶ Seule sur le Transsibérien : Mille et une vies de Moscou à Vladivostok, récit de Géraldine Dunbar, Transboreal, 2006.
- ▶ « La Mongolie » Que sais-je ? Jacques le grand, 1976
- ▶ « Histoire secrète des mongols » célèbre chronique mongole du XIII^e siècle Coll. « Connaissances de l'orient » Gallimard 1994
- ▶ Gérard Chaliand Les empires menacés de la Mongolie au Danube » Perrin 1995.
- ▶ René Grousset « L'empire des steppes, Attila, Gengis Kan, Tamerlan » Payot ré édité en 2001
- ▶ Géo « Mongolie immense et immuable » août 1999 et Géo encore janvier 2006 « Mongolie sur la route du légendaire Gengis Kan »
- ▶ « Uрга » film de Nikita Mikhalkov Lion d'or au festival de Venise 1992
- ▶ « Le chien jaune de Mongolie » film mongol de Byambasuren Davaa, 93 minutes, février 2006
- ▶ « Derzu Uzala » film russo-japonais de Akira Kurosawa et Vladimir Arsenyeyv, 144 minutes 1975
- ▶ « La Cité interdite » Cheng Qinhuà Ed. en langues étrangères Beijing 1997.

Blaise Cendrars : À 16 ans il fit une fugue, et comme d'autres vont à Vierzon ou à Bormes-les-Mimosas, prit le premier train rencontré qui le conduisit tout simplement à Moscou. De Moscou il partit allégrement, par le Transsibérien, en Chine, au diable l'avarice (quand on voyage clandestinement sans billet !). Blaise Cendrars, on le voit est allé à la bonne « école buissonnière ». Pour une part, il effectua ses fabuleux voyages en compagnie d'un certain Rogovine et vécu avec lui des produits de la vente de pacotilles diverses (des cercueils, des couteaux de poche, des tire-bouchons, etc...).

En ce temps-là, j'étais en mon adolescence

J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance

J'étais à 16.000 lieues du lieu de ma naissance

J'étais à Moscou dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares

Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours

Car mon adolescence était si ardente et si folle

*Que mon coeur tour à tour brûlait comme le temple d'Ephèse ou comme la Place Rouge de Moscou quand
le soleil se couche.*

Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.

Et j'étais déjà si mauvais poète

Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare croustillé d'or,

Avec les grandes amandes des cathédrales, toutes blanches

Et l'or mielleux des cloches...

Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode

J'avais soif

Et je déchiffrais des caractères cunéiformes

Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place

Et mes mains s'envolaient aussi avec des bruissements d'albatros

Et ceci, c'était les dernières réminiscences

Du dernier jour

Du tout dernier voyage

Et de la mer.

Blaise Cendrars, Le Transsibérien, franceweb.fr/poesie/transib1.htm (allez-y voir)

Trouvé sur internet, faire "transsibérien" sur Google (234 000 entrées) comme les photos - provisoires, les nôtres on les ajoute bientôt).

Un film suisse :

Au sud des nuages

de Jean-François Amiguet. Suisse. 1 h 21.

« Rail-movie. Du Valais au Yunnan, un lent périple ferroviaire avec des comédiens qui épousent magnifiquement leurs personnages.

C'est un rude et taiseux, l'Adrien (Bernard Verley), soixante-dix ans, perdu avec ses vaches dans les alpages du Valais, au-dessus des villages du val d'Hérens. Et ne voilà-t-il pas que son troupeau, faut l'abattre, une des bêtes ayant contracté le mal Alors que faire, sinon malgré tout effectuer le voyage qu'il s'offre avec des potes une fois l'an pour sécher la cagnotte constituée au café. La dernière virée, c'était Amsterdam. Pourquoi pas de nouveau puisqu'ils y ont « encore deux copines ». Mais voilà, l'Adrien, cette fois, c'est aller en Chine par le train qui le branche : « On boit des verres, on regarde par la fenêtre, quatorze jours de voyage, on a juste assez. » Et quand l'Adrien a parlé... (...) Un long voyage commence, par le car postal, le train local ensuite et enfin l'express pour Berlin. On se la joue maussade, on boit des canons et puis tout recommence. À Berlin, les dissensions s'accroissent entre qui veut voir le Mur, « mais c'est qu'un mur », et qui veut voir les bêtes, au zoo s'entend. Les silences lourds sont plus pesants que les mots (Roger : « Après mon deuxième divorce, j'ai plongé, deux mois d'hôpital.. »). C'est après la monotone traversée des grandes plaines qui mènent en Biélorussie passées à taper le carton en descendant des chopines (« Comment tu peux savoir, c'est toujours la même chose, pas une montagne, rien.... »).

Voici Moscou et ses soirées glauques dans le goût d'Amsterdam. Retour à la case départ par avion sur Zurich pour le Léon, victime d'un malaise dont il ne se remettra pas (« Le Léon, il a plus sa femme et ça ronge.. »), et le quatrième sbire qui l'accompagne. Désormais, Adrien et Roger sont face à face, en route pour Oulan-Bator (« Y a pas grand-chose à voir »), ou plutôt le seraient si Roger ne jouait soudain les bons samaritains vis-à-vis d'une Mongole importunée par un soupirant ou un compagnon. Coup de foudre qui nous entraîne à la recherche de la belle dans la banlieue de la capitale, mais laisse Adrien définitivement seul, découvrant sans bien comprendre le changement des bogies à la frontière chinoise, apercevant par la vitre sans s'y intéresser la Grande Muraille et arrivant à Pékin paumé. Ce serait une erreur de croire le parcours achevé. Il ne le sera que dans le Yunnan (en français : au sud des nuages) où Adrien - était-ce son but secret pour entreprendre ce voyage ? - retrouvera l'atmosphère festive des combats d'animaux, avant la fin, touchante dans la confession qu'il adresse sur un banc à une femme du cru incapable de le comprendre, hitchcockienne dans la nécessité de l'aveu pour que l'oeuvre arrive à son terme, mais inutilement redondante en termes de message : perte de sa fille, de sa mère et de son frère, merci, on avait depuis longtemps compris sa solitude.

C'est, une nouvelle fois, un beau film que nous donne Jean-François Amiguet, réalisateur trop discret, plus souvent dans son village valaisan que sous les feux des médias. On aime le principe de ce road-movie qui

prend son temps, de ce voyage initiatique où les personnages se découvrent sans s'y attendre, de cette description hors du commun de la solitude d'hommes dépassés par leur époque, qui le sentent et en souffrent. Premiers dans leur bistro, poussière aux yeux du monde. L'oeuvre, quoique courte, se perd un peu en route mais ses bases sont solides, à l'image de ses comédiens qui épousent magnifiquement leurs personnages, et de l'humanisme qui en découle. »

Jean Roy (L'Humanité)

1919 : Lénine contre Koltchak et Dénikine

« Il y a quatre mois, fin août 1919, j'ai eu l'occasion d'adresser une lettre aux ouvriers et aux paysans à propos de notre victoire sur Koltchak.

Aujourd'hui, je reproduis intégralement cette lettre pour les ouvriers et les paysans d'Ukraine à l'occasion des victoires remportées sur Dénikine.

Les troupes rouges ont pris Kiev, Poltava, Kharkov, et marchent victorieusement sur Rostov. L'insurrection contre Dénikine déferle en Ukraine. Il importe de rassembler toutes nos forces pour achever de battre les troupes de Dénikine, qui ont tenté de rétablir le pouvoir des propriétaires fonciers et des capitalistes. Il importe d'anéantir Dénikine pour nous prémunir contre la moindre possibilité d'une nouvelle invasion.

Il faut que les ouvriers et les paysans d'Ukraine soient mis au courant des leçons que tous les paysans et ouvriers russes ont tirées de la conquête de la Sibérie par Koltchak et de la libération de ce pays par les troupes rouges, après de longs mois passés sous le joug des propriétaires fonciers et des capitalistes.

La domination de Dénikine a été pour l'Ukraine une épreuve aussi dure que le règne de Koltchak en Sibérie. Il est certain que les leçons de cette dure épreuve amèneront les ouvriers et les paysans d'Ukraine, comme ceux de l'Oural et de la Sibérie, à mieux saisir les tâches du pouvoir soviétique et à le défendre avec plus de fermeté.

En Grande-Russie, la grosse propriété foncière a été entièrement supprimée. Il faut en faire autant en Ukraine ; et le pouvoir soviétique des ouvriers et des paysans ukrainiens doit consacrer la suppression complète de la grande propriété foncière, la libération totale des ouvriers et des paysans ukrainiens du joug des propriétaires fonciers et de ces propriétaires eux-mêmes.

Mais, en plus de cette tâche et de nombreuses autres qui, aujourd'hui comme hier, se posent aux masses laborieuses de Grande-Russie et d'Ukraine, le pouvoir soviétique en Ukraine a des tâches particulières. L'une d'elles mérite qu'on lui accorde en ce moment une attention exceptionnelle. C'est la question nationale ou la question de savoir si l'Ukraine sera une République socialiste soviétique distincte et indépendante, alliée (fédérée) à la République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie, ou si l'Ukraine et

la Russie vont fusionner en une seule République soviétique. Tous les bolchéviks, tous les ouvriers et paysans conscients doivent réfléchir sérieusement à cette question.

L'indépendance de l'Ukraine est reconnue par le Comité exécutif central de la R.S.F.S.R. - République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie - et le Parti communiste bolchéviks de Russie. Aussi est-il évident et admis de tout le monde que seuls les ouvriers et les paysans d'Ukraine peuvent décider et décideront, à leur congrès national des Soviets, si l'Ukraine doit fusionner avec la Russie ou constituer une République autonome, indépendante, et dans ce dernier cas, quel lien fédératif doit l'associer à la Russie.

Comment faut-il régler cette question dans l'intérêt des travailleurs, afin d'assurer le succès de leur lutte pour affranchir définitivement le travail du joug du capital ?

Premièrement, les intérêts du travail exigent que la confiance la plus entière et l'union la plus étroite existent entre les travailleurs des divers pays, des diverses nations. Les partisans des propriétaires fonciers et des capitalistes, de la bourgeoisie, s'efforcent de diviser les ouvriers, d'attiser les dissensions et la haine entre nations afin de réduire les ouvriers à l'impuissance et d'affermir le pouvoir du capital.

Le capital est une force internationale. Il faut, pour la vaincre, l'union internationale, la fraternité internationale des ouvriers.

Nous sommes ennemis des haines nationales, des dissensions nationales, du particularisme national. *Nous sommes internationalistes. Nous aspirons à l'union étroite et à la fusion complète des ouvriers et des paysans de toutes les nations du monde en une seule République soviétique universelle.*

Deuxièmement, les travailleurs ne doivent pas oublier que le capitalisme a divisé les pays en un petit nombre de nations opprimantes, impérialistes, jouissant de tous les droits et privilèges, et en une immense majorité de nations opprimées, dépendantes ou semi-dépendantes, en état d'infériorité légale. La guerre de 1914-1918, criminelle et réactionnaire entre toutes, a accentué cette division et, par suite, augmenté la colère et la haine. Au cours des siècles l'indignation et la méfiance des nations en état d'infériorité légale et dépendantes se sont accumulées contre les nations impérialistes qui les oppriment, des nations comme l'Ukraine contre des nations telles que la Grande-Russie.

Nous voulons une alliance librement consentie des nations, une alliance qui ne tolère aucune violence exercée par une nation sur une autre, une alliance fondée sur une confiance absolue, sur une claire conscience de l'union fraternelle, sur un consentement absolument libre. *On ne saurait réaliser une telle alliance d'un seul coup ; il faut la gagner par un travail plein de patience et de circonspection, pour ne pas gâter les choses, ne pas éveiller la méfiance, pour faire disparaître cette méfiance qu'ont laissée les siècles d'oppression des propriétaires fonciers et des capitalistes, de la propriété privée et des haines suscitées par ses continuels partages et repartages.*

Aussi, tout en visant sans désespérer à l'unité des nations, en attaquant sans merci tout ce qui les dissocie, nous devons nous montrer très prudents, très patients, très conciliants à l'égard de ce qui reste de la méfiance entre nations. *Nous devons être intransigeants,*

inconciliables sur tout ce qui touche les intérêts primordiaux du travail en lutte pour se libérer du joug du capital. Quant à savoir comment fixer les frontières entre Etats, aujourd'hui, de façon provisoire - puisque nous voulons leur suppression totale - la question n'est pas essentielle, c'est une question secondaire, de peu d'importance. On peut et on doit temporiser, car la méfiance entre nations est souvent très tenace parmi les masses des paysans et des petits exploitants ; toute précipitation pourrait l'accentuer, c'est-à-dire nuire à la cause de l'unité totale et définitive.

*L'expérience de la révolution ouvrière et paysanne en Russie, de la révolution d'octobre-novembre 1917, l'expérience de ces deux années de lutte victorieuse contre l'invasion des capitalistes internationaux et russes a montré, clair comme le jour, que **les capitalistes ont su exploiter momentanément la méfiance nationale des paysans et des petits exploitants polonais, lettons, estoniens, finlandais, envers les Grands-Russes** ; ils ont profité de cette méfiance pour semer momentanément la discorde entre eux et nous. L'expérience a montré que cette méfiance ne s'efface et ne disparaît qu'avec une extrême lenteur, et que plus les Grands-Russes, qui ont longtemps appartenu à la nation oppressive, font preuve de patience et de circonspection, et plus sûrement cette méfiance disparaît. **C'est parce que nous reconnaissons l'indépendance des Etats polonais, letton, lituanien, estonien, finlandais, que nous gagnons, lentement mais sûrement, la confiance des masses laborieuses des petits Etats voisins, des masses les plus arriérées, les plus dupées et les plus asservies par les capitalistes.** C'est par ce moyen que nous les arrachons plus sûrement à l'influence de « leurs » capitalistes nationaux, pour les amener le plus sûrement à une confiance entière, à la future République unique internationale des Soviets.*

*Tant que l'Ukraine n'aura pas été entièrement libérée de Dénikine, et jusqu'à ce qu'elle ait réuni le congrès national des Soviets, son gouvernement est le Comité révolutionnaire d'Ukraine. Ce Comité révolutionnaire comprend, à côté des communistes bolchéviks ukrainiens, au titre de membres du gouvernement, des communistes-borotbistes ukrainiens. Les borotbistes [1] se distinguent entre autres des bolchéviks en ce qu'ils sont pour l'indépendance absolue de l'Ukraine. Les bolchéviks ne voient pas là une cause de désaccord ; ils ne voient là aucun obstacle à une collaboration prolétarienne bien comprise. **Unis dans la lutte contre le joug du capital, pour la dictature du prolétariat, ce n'est pas sur des questions de frontières nationales et de relations fédératives ou autres, entre Etats, que les communistes se diviseraient.** Il y a parmi les bolchéviks des partisans de l'indépendance complète de l'Ukraine, des partisans d'un lien fédératif plus ou moins étroit et des partisans de la fusion complète de l'Ukraine avec la Russie.*

Il est inadmissible que la division se fasse pour de telles questions. Elles seront réglées au congrès des Soviets d'Ukraine.

***Si un communiste grand-russe insistait sur la fusion de l'Ukraine et de la Russie, les Ukrainiens le soupçonneraient aisément de se laisser guider, en défendant cette politique, moins par le souci de l'unité des prolétaires dans la lutte contre le capital, que par les préjugés du vieux nationalisme, de l'impérialisme grand-russe.** Cette méfiance est naturelle et, jusqu'à un certain point, inévitable et légitime, car les Grands-Russes, sous le joug des propriétaires*

fonciers et des capitalistes, ont été, durant des siècles, nourris des préjugés honteux et abjects du chauvinisme grand-russe.

Si un communiste ukrainien insistait sur l'indépendance absolue de l'Ukraine, on pourrait le soupçonner de défendre cette politique non du point de vue des intérêts momentanés des ouvriers et des paysans ukrainiens en lutte contre le joug du capital, mais sous l'empire de préjugés nationaux petit-bourgeois, petit-proprétaires. L'expérience nous a montré des centaines de fois comment les « socialistes » petit-bourgeois de divers pays - tous ces pseudo-socialistes polonais, lettons, lituaniens, les mencheviks géorgiens, les socialistes-révolutionnaires, etc., - se camouflaient en partisans du prolétariat, à seule fin de faire passer en fraude une politique d'entente avec « leur » bourgeoisie nationale contre les ouvriers révolutionnaires. Nous l'avons vu en Russie, de février à octobre 1917, par l'exemple de Kérénski ; nous l'avons vu et nous le voyons encore dans tous les pays sans exception.

Ainsi donc, la méfiance réciproque entre communistes grands-russes et communistes ukrainiens apparaît fort aisément. Comment la combattre ? Comment la vaincre et conquérir la confiance réciproque ?

Le mieux est de collaborer à la défense de la dictature du prolétariat et du pouvoir soviétique dans la lutte contre les propriétaires fonciers et les capitalistes de tous les pays, contre leurs tentatives de rétablir leur toute-puissance. Cette lutte commune montrera clairement dans la pratique que, quelle que soit la solution donnée au problème de l'indépendance ou des frontières, les ouvriers grands-russes et ukrainiens ont absolument besoin d'une étroite alliance militaire et économique, sans quoi les capitalistes de l'« Entente », c'est-à-dire de la coalition des pays capitalistes les plus opulents, Angleterre, France, Amérique, Japon, Italie, nous écraseront et nous étoufferont l'un après l'autre. Notre lutte contre Koltchak et Dénikine, tous deux subventionnés et armés par ces capitalistes, a montré clairement ce danger.

Quiconque porte atteinte à l'unité et à l'alliance la plus étroite des ouvriers et des paysans grands-russes et ukrainiens aide les Koltchak, les Dénikine, les capitalistes rapaces de tous les pays.

C'est pourquoi nous, les communistes grands-russes, nous devons combattre de la façon la plus rigoureuse, dans notre milieu, les moindres manifestations de nationalisme grand-russe, car ces manifestations, étant en général une véritable trahison du communisme, sont éminemment nuisibles, puis qu'elles nous séparent de nos camarades ukrainiens et font ainsi le jeu de Dénikine et consorts.

Aussi devons-nous, nous les communistes grands-russes, être conciliants quand nous avons des divergences avec les communistes bolchéviks ukrainiens et les borotbistes, lorsque ces divergences portent sur l'indépendance de l'Ukraine, les formes de son alliance avec la Russie et, d'une façon générale, sur la question nationale. Mais que nous soyons communistes grands-russes, ukrainiens ou de toute autre nation, nous devons tous nous montrer intransigeants, inconciliables sur les questions essentielles, capitales, identiques pour toutes les nations, à savoir : la lutte prolétarienne, la dictature du prolétariat, l'inadmissibilité d'une entente avec la bourgeoisie, l'inadmissibilité de la division des forces qui nous défendent contre Dénikine.

Vaincre Dénikine, l'anéantir, rendre impossible le retour d'une semblable invasion, tel est l'intérêt vital des ouvriers et paysans grands-russes comme ukrainiens. Cette lutte est longue et difficile, car les capitalistes du monde entier soutiennent Dénikine et soutiendront les Dénikine de tout acabit.

*Dans cette lutte longue et difficile, nous, les ouvriers grands-russes et ukrainiens, nous devons demeurer étroitement unis, car, séparés, nous ne pourrions certainement pas nous tirer d'affaire. **Quelles que soient les frontières de l'Ukraine et de la Russie, quelles que soient les formes de leurs rapports d'Etat à Etat, là n'est pas l'important** on peut et l'on doit, en l'occurrence, faire des concessions, essayer une solution, une autre, puis encore une autre : la cause des ouvriers et des paysans, la victoire sur le capitalisme, ne sera pas pour autant perdue.*

Tandis que si nous n'arrivons pas à maintenir entre nous l'étroite union contre Denikine, contre les capitalistes et les koulaks de nos pays à nous et de tous les autres, la cause du travail sera certainement perdue pour de longues années, en ce sens que les capitalistes pourront alors écraser et étouffer autant l'Ukraine soviétique que la Russie soviétique.

La bourgeoisie de tous les pays, ainsi que tous les partis petits-bourgeois, les partis « conciliateurs » qui acceptent l'alliance avec la bourgeoisie contre les ouvriers, se sont surtout efforcés de diviser les ouvriers des différentes nationalités, d'attiser la méfiance, de détruire l'étroite union internationale et la fraternité internationale des ouvriers. Si la bourgeoisie y parvient, la cause des ouvriers est perdue. Que les communistes de Russie et d'Ukraine parviennent donc, au prix d'un travail commun, patient, opiniâtre et tenace, à vaincre les menées nationalistes de toutes les bourgeoisies, les préjugés nationalistes de toute espèce ; qu'ils donnent aux travailleurs du monde entier l'exemple d'une alliance vraiment solide des ouvriers et des paysans des différentes nations dans la lutte pour le pouvoir des Soviets, pour l'abolition du joug des propriétaires fonciers et des capitalistes, pour une République soviétique fédérative du monde entier. »

28.XII.1919. N. Lénine

Les restaurations du capitalisme en ex-URSS, en Europe de l'Est et en Chine.

Alain Mathieu

Dix ans après la chute du mur de Berlin et de l'URSS, nous devons tirer les leçons essentiels des processus inédits de restauration du capitalisme en ex-URSS, en Europe de l'Est, en Chine et en Indochine. Il nous faut non seulement mettre à jour notre théorie en tenant compte de ce que ces 10 années nous révèlent des formations sociales concernées, mais aussi redéfinir les objectifs politiques de solidarité avec les travailleurs et les peuples de ces pays. Tout converge pour définir les états et les gouvernements comme intégrés au capitalisme, et cesser de considérer, tant en Chine qu'en Russie ou en Europe de l'Est, qu'il s'agit encore d'« états ouvriers » même « très dégénérés », ou de « sociétés post-capitalistes ». Les processus de

restauration ont suivi des chemins très différents, en ex-URSS ou en Chine. Mais dans tous les cas, le processus est avancé, la propriété privée domine, et son extension guide la politique de l'ancienne bureaucratie qui se transforme en nouvelle bourgeoisie.

1) La bureaucratie s'est tournée, dans les années 80, vers la restauration du capitalisme

L'explication de la chute du stalinisme en URSS ne peut se réduire à une compétition économique entre deux systèmes, gagnée par l'impérialisme ; Certes, le conservatisme des rapports de production bureaucratiques a vite épuisé l'illusion d'un rattrapage du niveau de vie de l'immédiat après-guerre, et a mis en évidence la stagnation économique de ce système bâtard et sans cohérence à long terme. Ce constat juste est cependant insuffisant dans la mesure où il escamote deux éléments essentiels, mais différents l'un de l'autre : - d'un côté, de puissants mouvements populaires rejetant les dictatures staliniennes - de l'autre le rôle joué volontairement par la nomenklatura aspirant à la restauration capitaliste, et les raisons qui l'ont amenées à ce choix. Ces deux éléments essentiels sont absents du texte voté par le CEI.

► La dictature bureaucratique a entraîné l'économie étatisée à la faillite complète, au point d'être incapable de satisfaire les besoins élémentaires et de garantir ce qui pouvait apparaître comme des acquis de la période antérieure. Mauvaise qualité des produits, pénurie des biens de consommation pour la masse d'une population qui n'avait pas accès aux " magasins spéciaux " réservés à la nomenklatura ; Incapacité à suivre la compétition technologique et la modernisation des systèmes de production ; Coûts faramineux de la course aux armements : tous ces aspects inhérents au système bureaucratique ont mené à l'impasse. En même temps ils stimulaient un mouvement de rejet du régime, partant des revendications démocratiques et des revendications nationales des peuples opprimés.

► Dans le même temps, les tendances de la bureaucratie à conserver ou augmenter ses privilèges en passant à l'accumulation privée se sont accentuées, mettant encore plus en évidence son caractère prédateur. La minorité qui contrôlait et dirigeait l'économie de l'État bureaucratique accumulait des privilèges matériels. La prétendue " planification " sous la férule bureaucratique s'accompagnait de son corollaire, un développement de la corruption et de l'économie de l'ombre. En 1983, un rapport élaboré par des économistes proches de Gorbatchev estimaient la proportion des affaires illicites entre 6 et 20 % du PNB.

► Les réformes marchandes introduites par la bureaucratie tentaient de résoudre une contradiction insoluble. La bureaucratie s'enrichissait, mais sans la possibilité d'acheter, de transmettre, de posséder et de se lier au marché mondial. L'exemple des fortunes accumulées à l'Ouest stimulait les convoitises des bureaucrates. L'échec patent, au milieu des années 70 d'une planification basée sur l'exploitation intensive des ressources naturelles et de la force de travail, menait à la crise économique. Les " réformes " des années 70 et 80 visaient à injecter une dose limitée de capitalisme dans l'économie bureaucratifiée. Le résultat fut une aggravation de la crise, explosant l'ancienne économie sans qu'une nouvelle, capitaliste, ait pu réellement prendre pied, généralisant la corruption, la dissolution des acquis sociaux, une société à deux vitesses où la polarisation sociale s'accroissait. La dégradation des conditions de vie ne faisait que renforcer le rejet de ces régimes par les populations déjà privées de toute liberté démocratique. Au bout, il y avait

Solidarnosc. La place décisive du mouvement de Solidarnosc, sa profondeur démocratique et autogestionnaire, son caractère de classe, ne peuvent être effacés par l'évolution ultérieure, réactionnaire, de la direction de Solidarnosc dans les années qui suivirent la défaite infligée aux travailleurs polonais par le coup d'État de Jaruzelski. On ne peut déprécier l'impact des événements en Pologne de 80/81, parce qu'ils n'auraient pas explicitement fait référence à un « socialisme démocratique ». Pourtant Solidarnosc devint le cauchemar des bureaucrates, les incitant à accélérer leur tournant restaurateur. Convaincus qu'ils auraient les plus grandes difficultés à maintenir leur situation en se limitant à des réformes dans le cadre de l'économie étatisée, ils en conclurent qu'il valait mieux se tourner vers le changement complet du système.

► On est alors passé de « tendances » à la restauration à un projet ouvert et délibéré au milieu des années 80. L'autonomie financière des entreprises, réforme clé de Gorbatchev à la fin des années 80, ouvrait la porte à l'indépendance des firmes, donc à la concurrence, et la loi du marché régissait de plus en plus la vie économique. Une propriété de groupe, variante de la propriété privée, où les directeurs d'entreprises avaient le droit de conserver une partie du bénéfice pour investir et verser des primes, contenait une logique de concurrence, mais les droits et pouvoirs de ces dirigeants d'entreprises restaient partiels. À terme la dynamique menait à la propriété privée des moyens de production, pour disposer du surproduit social, et établir les prix, les salaires, choisir les fournisseurs, établir des liens avec le commerce mondial, toutes choses incompatibles avec une étatisation bureaucratique. La bureaucratie s'est tournée dans les bras de l'impérialisme afin d'obtenir son aide dans la voie de la restauration, se transformer en bourgeoisie, avoir accès au marché mondial, notamment pour y vendre ce qu'elle volait en URSS et acheter de quoi satisfaire ses goûts de nouveaux riches. Les plus clairvoyants des bureaucrates commençaient dès ce moment à mettre en place des plates-formes financières dans les paradis fiscaux à l'Ouest, aptes à servir au transfert des ressources qu'ils pouvaient piller, sentant proche la fin de l'URSS et se préparant à la restauration.

* Le capitalisme n'a pas craint longtemps la compétition de ce système et les valeurs « sociales » dont il se réclamait. Le capitalisme savait depuis longtemps que la « compétition » était gagnée, et que les « valeurs » étaient bien plus souillées que défendues par ces régimes qui usurpaient la perspective du socialisme. Par contre, la bourgeoisie ne renonçait pas à la reconquête des marchés et à l'accès aux ressources de ces pays. L'offensive du libéralisme débutait au début des années 80 avec Reagan et Thatcher (et non après la chute de l'URSS). La pression économique de l'impérialisme a accéléré la décision, mais la restauration n'a pas été le fait d'une intervention militaire, ni de la conquête d'un capitalisme venu de l'extérieur, mais bien le fait de la bureaucratie elle-même, de la minorité exploiteuse formée au sein de l'État bureaucratique, sentant son pouvoir et sa stabilité menacés. Ce processus était à l'œuvre au même moment dans les bureaucraties de l'ex-URSS comme en Chine ou au Vietnam. « Enrichissez-vous » était la nouvelle consigne de Deng Tsiao Ping aux bureaucrates, marquant un tournant décisif dans la nature des réformes. D'une bureaucratie basant son existence sur les privilèges qu'elle tire de son monopole du pouvoir dans une économie étatisée, elle décide de passer à la recherche du profit privé et à l'accumulation de capital, elle veut se donner des droits de propriétaires à travers une économie de marché.

2) De puissants mouvements sociaux et démocratiques ont précipité la chute des dictatures

A ne retenir des années 80 que la seule image d'une compétition gagnée par l'impérialisme, on gomme le rôle essentiel des mouvements démocratiques de masse qui ont provoqué, avec une rapidité et une simultanéité remarquable, la chute du Mur de Berlin, celle de Ceausescu et des régimes staliniens en Tchécoslovaquie ou à Moscou en 91. Ce sont des événements venus d'en bas, et non provoqués par l'impérialisme. La nouvelle génération qui regarde les dix ans passés retiendra surtout que la chute des dictatures staliniennes fut accomplie par des mouvements de masse avec qui la solidarité était de mise.

Ils étaient l'aboutissement du profond rejet des dictatures staliniennes qui s'était manifesté dans des mouvements de masse puissants, pour les droits démocratiques et les droits des nationalités opprimées dans " la prison des peuples " ou dans le " glacis " d'Europe de l'Est. Si ce n'était pas " la " révolution politique " tant attendue qui réouvrait un processus de transition au socialisme, c'était bien des révolutions démocratiques anti-dictatoriales qui ébranlaient l'ordre établi et entraînaient des revendications sociales contre la nomenklatura. L'impérialisme s'en est inquiété tout comme les bureaucraties, puis ils ont bénéficié de l'impossibilité pour ces mouvements, dans ces conditions historiques données, de passer du stade démocratique à celui d'un mouvement coordonné capable de créer une alternative de pouvoir socialiste et démocratique. Bien sûr il existait des illusions sur le « marché libre » dans les populations, d'autant que la classe ouvrière d'Europe de l'Ouest est restée relativement passive durant les années 90/95 où elle subissait de son côté les assauts du libéralisme. Mais ces illusions se sont vite dissipées. Restait entière la question des instruments à forger pour résister au libéralisme : une conscience de classe et des organisations indépendantes.

La chute des régimes staliniens est en fait le résultat de deux mouvements contradictoires : les mouvements de rejet des dictatures par les populations, le mouvement de la bureaucratie vers la restauration.

On ne peut regarder ces révolutions démocratiques uniquement en les déplorant parce qu'elles n'ont pas abouti à une révolution socialiste, ni donné naissance à un nouveau pouvoir des travailleurs débarrassé des bureaucrates et du capitalisme.

3) En Russie, une restauration chaotique où se combinent pillage par la nomenklatura et faible investissement en capitaux impérialistes

Les premières mesures prises par Eltsine pour accélérer la restauration consistaient à supprimer les mécanismes de " planification " bureaucratique et diminuer les canaux d'investissement de l'État. Elles ont été accompagnées d'une brutale politique fiscale et monétariste, une thérapie de choc en accord avec les préceptes libéraux de la Banque Mondiale et du FMI. Les privatisations ont transféré, dans les faits, la propriété aux mains des bureaucrates et directeurs d'usine, mais souvent de manière formelle car il manquait la disponibilité d'un investissement massif de capital. Elles ont surtout servi à des opérations de dépeçage du potentiel économique, d'exportations sous-payées (engrais, minerais, pétroles.. et arsenal de l'armée, parfois bradés à 10 % de leur valeur), sur les comptes personnels à l'étranger des nouveaux riches. La Russie ne disposait pas des capitaux indispensables à la restauration capitaliste, et les investissements directs étrangers n'ont pas dépassé 7 milliards de dollars de 92 à 96 (pas plus de 2 milliards par an, alors

qu'ils étaient de 45 milliards par an en Chine) C'est ce fait majeur, combiné au pillage effréné par les bureaucrates, qui a entraîné la dégradation des conditions de vie et la chute de l'économie. La situation actuelle plonge ses racines à l'origine même d'une bureaucratie qui s'est bâtie sur le pillage pour assurer ses privilèges. Les profits des nouveaux riches obtenus par les manœuvres d'import-export et dans la spéculation financière sont massivement évacués à l'extérieur. La fuite des capitaux (140 milliards de dollars " envolés " en six ans de réforme) n'est que partiellement " équilibrée " par les prêts du FMI et de la BM, dont une partie s'évapore à son tour. Elle s'est accompagnée dans ces conditions par la croissance d'une économie de type maffieux appuyée sur l'appareil d'État et le KGB. Le détournement des ressources pillées se dirige vers la spéculation dans le casino boursier et les circuits souterrains de l'économie mondialisée, et non vers l'investissement. La fraction de la bureaucratie qui dirige l'armée et le complexe militaro-industriel, qui contrôle le pétrole, les matières premières, les grandes entreprises, a joué un rôle déterminant dans ce pillage. En retour, cette situation n'entraînait pas les capitalistes étrangers à investir, n'étant pas certains de récupérer leurs mises et de tirer des bénéfices. La spirale de la crise, la baisse du PNB s'accéléraient. Sans repreneurs, de larges secteurs de l'industrie restent sous utilisés, et le sous-emploi laisse la place au chômage. Les travailleurs sont payés en nature ou services, le non-paiement des salaires devient chronique, les services de base dans la santé, l'éducation, sont détruits, pendant que se créait une classe de très riches bureaucrates et nouveaux bourgeois, et une mafia criminelle unique au monde.

Il est certain que la Russie ne dispose pas encore d'une classe capitaliste stable, et la difficulté majeure de la restauration du capitalisme reste l'absence de capitaux.

On peut d'ailleurs poser une question : toute la situation est favorable aux activités spéculatives et à la prédation des immenses ressources naturelles. La bureaucratie et l'impérialisme envisagent-ils, en restaurant le capitalisme, de faire de l'ex-URSS un pays capitaliste développé ? Ou un pays semi-dépendant dont on peut piller les ressources, comme dans le tiers-monde, au profit de l'impérialisme et de la classe dirigeante russe ? La Russie est passée du rang de super-puissance au 72^e rang des pays selon l'indice de développement du PNUD. L'impérialisme peut alors choisir d'investir dans les quelques secteurs rentables, tout en laissant de larges parties de l'ex-URSS à l'abandon.

Mais il n'y a pas de doute, aujourd'hui, sur la " nature " de l'État russe, non seulement de son gouvernement, mais aussi de l'ordre social que défendent ses institutions et son appareil d'État. C'est un état capitaliste, dont la « nature » de classe ne se définit pas par la proportion de l'économie réellement privatisée (40 % ? 60 % ?). mais par le fait que le gouvernement et la nomenklatura dirigeante œuvrent ouvertement, et dans tous les aspects de leur politique, à la restauration capitaliste et à la destruction de leur ancien mode d'économie de commandement bureaucratique. S'il fallait que soit établi en Russie un capitalisme aussi stable et hégémonique tel qu'il existe dans les pays d'Europe de l'Ouest, avant de reconnaître la restauration capitaliste, on risque d'attendre longtemps

► Quel bilan d'ailleurs tirer de la restauration bien plus avancée du capitalisme en Europe de l'Est ? En Hongrie, en Pologne, en Tchéquie, les investissements impérialistes ont été plus importants qu'en Russie. Ils ne sont pas encore suffisants, mais un capitalisme plus avancé prend place ; l'État, ses lois, ses appareils, son gouvernement, sont clairement des instruments de la restauration. Il n'a pas fallu d'intervention

violente pour “ détruire ” l’ancien appareil d’État, pour intégrer les armées à l’OTAN, pour engager le processus d’intégration à l’Union européenne.

4) La restauration capitaliste s’appuie sur l’appareil d’État de la bureaucratie (armée, police) sans avoir besoin de le changer fondamentalement

L’ancien appareil d’état de la bureaucratie a servi à la restauration capitaliste sans être brisé

Si l’on compare avec ce qui s’est passé dans les années trente, la différence est flagrante. La contre-révolution stalinienne s’est accompagnée de la destruction de ce qui restait de progressiste dans l’appareil d’État issu de la révolution d’Octobre, pour en faire un instrument docile au service du pouvoir bureaucratique : purges massives, exécution des généraux, réorganisation de l’armée au point que Trotsky dira qu’elle ne mérite plus le nom d’Armée Rouge.. Dès lors il faut convenir que le passage du système d’oppression et d’exploitation de l’économie Étatisée bureaucratique, au système d’exploitation capitaliste peut se faire en utilisant l’ancien appareil d’État de la bureaucratie, sans le détruire, sans soubresauts majeurs. C’est du moins ce que nous constatons sous nos yeux.

Tous les partis qui sont nés après 89 se sont formés au sommet de cadres de l’ancien système, cherchant à contrôler parlement et administration pour défendre les intérêts de tel ou tel secteur.

L’arrivée au pouvoir de Poutine inaugure une nouvelle phase visant à la restauration de l’État fort, nécessaire pour contrer les grèves, édicter un nouveau code du travail anti-syndical, mener la guerre en Tchetchénie avec l’accord tacite des puissances impérialistes. Il se sert du chauvinisme grand russe pour donner une légitimité au renforcement de l’appareil de répression indispensable à la restauration capitaliste. On a pu remplacer dans l’armée russe les “ commissaires politiques ” du parti par des popes orthodoxes, et la remodeler autour de régiments purement russes, sans soldats des peuples minoritaires, pour en faire des troupes de choc en Tchetchénie. Ces mêmes unités d’élite furent envoyées contre les grévistes de Vyborg.

Tout cela confirme l’idée que la restauration capitaliste ne – peut se faire par des moyens démocratiques, qu’il faut un État fort pour contrer les résistances ouvrières ou les mouvements des peuples, inévitables quand des secteurs entiers du pays sont plongés si rapidement dans le dénuement. Un état fort est nécessaire aussi pour centraliser l’accumulation de capital, assurer un ordre légal, un code des investissements, et rassurer les investisseurs étrangers.

5)- Pas une seule fraction de la bureaucratie n’a résisté à la restauration capitaliste

Il y a eu dans nos rangs certaines d’illusions sur le fait que la restauration provoquerait des fractions dans la bureaucratie, voire y dégagerait des courants défendant les bases de la propriété “ collective ” pour démocratiser le régime. Depuis 10 ans, rien de tel ne s’est manifesté. On pouvait évidemment s’égayer en suivant à la lettre un petit passage du programme de transition où Trotsky dit : “ au sein de la bureaucratie, il y a toutes les nuances de la pensée politique : depuis le véritable bolchevisme (Ignace Reiss) jusqu’au

fascisme avéré (Th. Boutenko) ». Au moins pour le “ véritable bolchevisme ”, il n’y eu pas un seul exemple après Reiss. Et 50 ans après ce texte écrit en 1938, il n’y avait aucune trace d’une fraction de gauche dans la bureaucratie. D’ailleurs la bureaucratie que l’opposition de gauche a dû affronter dans les années 30 a évolué dans les années 40, puis dans l’après-guerre, et elle était encore différente à la fin des années 80. Pourtant, dans les années qui ont suivi la chute du Mur de Berlin et la fin de l’URSS, beaucoup dans nos rangs ont scruté les rangs des PC au pouvoir dans ces pays en croyant y déceler des “ résistances ” Héritage d’une fausse analyse de la bureaucratie, analysée dans notre courant comme ayant une “ double nature ”, alors que Trotsky ne laissait aucun doute sur ce point : sa nature contre-révolutionnaire, son extériorité par rapport à la classe ouvrière, la certitude que si une nouvelle révolution ne venait pas la renverser, elle se dirigerait dans les bras du capitalisme pour conserver ses privilèges. “ Ou révolution politique, ou restauration du capitalisme ”. Ce n’était pas un pronostic, mais une alternative, Trotsky ne laisse aucun doute dans ses derniers écrits sur ce point, ni sur l’idée d’une éventuelle “ double nature ” de la bureaucratie.

On peut même lire dans les événements actuels confirmation de la justesse de ses vues.

6) Les résistances de la classe ouvrière à la restauration sont restées dispersées

Lors du congrès mondial de 95, tant la majorité que la minorité considéraient que la restauration capitaliste passerait inévitablement par un affrontement majeur avec la classe ouvrière, qui se défendrait en s’appuyant, pour les préserver, sur les acquis conservés dans l’ “ État ouvrier dégénéré ”. Cela ne s’est pas passé ainsi. Non pas qu’il n’y ait pas eu de luttes, au contraire elles ont retrouvé un nouvel élan qu’elle n’avaient pas connues depuis des décennies. Sous la dictature bureaucratique, la classe ouvrière a su opposer une résistance passive,(absence au travail, travail au ralenti etc...) et des concessions à l’exploitation des bureaucrates, Mais sans aucun développement d’actions collectives et d’expérience d’organisation à la base. Entre 75 et 85, on n’a enregistré que 60 grèves en URSS 60 ans de dictature ont effacé ce minimum de conscience et d’organisation. Plus de deux générations se sont écoulées depuis les années où se gardait le souvenir des combats d’Octobre. L’atomisation de la classe ouvrière fut maintenue par la terreur, qui pesait sur l’ensemble de la société, et à laquelle s’ajoutait, à l’usine, une législation pénale absolument répressive. Aussi les premières expériences dans les années 80 de syndicats indépendants, les grèves des mineurs, ont été vouées à l’échec, la fragmentation et l’absence de conscience de classe se poursuivant jusqu’à maintenant. D’autres tentatives plus sérieuses existent aujourd’hui et montrent des progrès. Les grèves se sont multipliées ces deux dernières années, pour le paiement des salaires et contre des licenciements ont fait apparaître de nouvelles formes de lutte : comité de grève, milice de défense, soutien actif de la population. Mais depuis 10 ans, la restauration capitaliste s’est faite sans résistance massive et coordonnée. Les travailleurs ont agi en défense des intérêts immédiats menacés (salaires, emploi), et non en défense d’ “ acquis ” de l’État “ ouvrier ” qui, visiblement, ne vivaient plus “ dans la conscience des masses ”.

7) Des acquis si faibles qu’ils ne sont pas défendus

Nous avons longtemps considéré que l’étatisation de l’économie, malgré la dictature bureaucratique, maintenait des acquis sociaux favorables aux travailleurs. Il aurait alors « suffit » d’une “ révolution

politique ” pour les retrouver bons à consommer. Ce que révèlent les 10 années de destruction de l'ancienne économie étatisée, c'est plutôt une faiblesse de ces “ acquis ”. L'économie Étatisée assurait un quasi plein emploi, ainsi que l'éducation et la santé gratuitement pour tous, avantages qui ont été noyés dans un système bureaucratique où plus rien n'est un droit, et où la paralysie de la société réduisait à néant les avantages acquis. À quoi servait la santé gratuite s'il n'y a pas de médicaments, pas de contraceptifs, pas de matériel performant ni de soins de qualités dans les hôpitaux, hormis pour les bureaucrates ? Dans la balance des “ acquis ”, il ne faut pas oublier qu'en face du plein emploi, on recourait aux déportations massives, aux camps de travail. À la privation de liberté se rajoutait les pénuries, le rationnement (1 magasin pour 20.000 habitants...) la mauvaise qualité des produits. Tout poussait d'abord au rejet du régime plutôt qu'à la défense d'” acquis ” qui n'étaient plus perçus comme tels.

Quant au monopole du commerce extérieur, ou l'étatisation de l'économie, il n'y avait aucune raison que les travailleurs les défendent en tant que tels : pourquoi défendre un “ monopole du commerce extérieur ” quand celui-ci n'équivaut dans la conscience des travailleurs qu'au “ monopole ” des bureaucrates dans l'accès aux biens dont ils étaient privés ? Pourquoi défendre la propriété étatisée ? : sans propriété collective, sans démocratie, elle était assimilée au pouvoir des bureaucrates. Pourquoi défendre ces entreprises nationalisées gérées par la bureaucratie pour ses privilèges ?

Dix ans après la fin du vieux système, on voit maintenant renaître en Russie de nouvelles revendications ouvrières dans des grèves contre des privatisations, contre des détournements des richesses par les bureaucrates nouveaux propriétaires, contre la corruption. Mais cette fois l'exigence d'un contrôle public ou Étatique s'accompagne de la revendication d'un contrôle démocratique, et personne ne réclame le retour au vieux système.

Les acquis sociaux ont été usés bien avant la restauration, quand s'accroissaient la polarisation sociale et les privilèges d'une minorité, tandis que la masse ne profitait pas d'avancées du niveau de vie équivalentes à celles que gagnaient les classes ouvrières dans les pays capitalistes. Les travailleurs ont obtenu des “ acquis ” plus importants dans les pays capitalistes développés que ceux qui était censés être conservés dans les économies de commandement bureaucratique. Et cela ne provient pas de “ cadeaux ” du capitalisme, ou d'un “ progrès ” qu'apporterait le marché : chaque acquis dans les pays capitalistes, de la démocratie et de ses droits, en passant par la sécurité sociale, le temps de travail, le niveau de vie, sont des conquêtes arrachées par des dizaines d'années de lutte. À chaque fois que le capitalisme veut les remettre en cause, il se heurte à des réactions massives parce que ces acquis proviennent de l'action de masse. On en revient aux leçons basiques de la lutte des classes : il n'y a pas d'acquis véritable sans lutte directe de la classe ouvrière, et sans lutte permanente pour la démocratie qui permet au mouvement ouvrier d'exister. Quand la lutte de classes a été interrompue pendant des décennies dans les états bureaucratiques, ces acquis ne vivent plus comme tels dans la conscience des travailleurs, et ces derniers sont privés de la seule arme efficace pour les défendre, l'expérience accumulée de leurs propres actions collectives et de leurs droits sociaux et démocratiques.

8) En Chine et au Vietnam, la restauration capitaliste en cours

Le texte du CEI reconnaît la restauration capitaliste en ex-URSS, mais pas en Chine, qu'il considère " en mutation » Tout indique au contraire, tant dans l'analyse de la politique de la bureaucratie chinoise que de celle de l'impérialisme, que nous sommes face à un processus de restauration capitaliste consciemment organisé par la bureaucratie.

Depuis 1980, la bureaucratie chinoise a mis sur pied de vastes zones de développement économique, appelées Zones Economiques Spéciales, pour y attirer les investissements étrangers ou y créer des joint-ventures. Dans le sud de la Chine, ou autour de Shanghai, des investissements importants de l'État assurent aux investisseurs étrangers les commodités nécessaires à leurs entreprises. On crée de nouvelles cités ouvrières où l'on fait venir les travailleurs de l'intérieur du pays, comme dans la ZES près de Canton, avec 23 millions d'habitants, dont 7 millions de migrants venus de l'intérieur. A la différence de l'ex-URSS, la Chine ne dispose pas des ressources en matières premières aussi convoitées, mais par contre elle dispose d'un réservoir de main d'œuvre inépuisable et à bas coût. La population paysanne domine en Chine, alors qu'elle était devenue très minoritaire en URSS. Et les réformes d' " économie de marché " à la campagne ont jeté sur les routes des millions de paysans à la recherche d'un travail à tout prix.

En 95, les investissements capitalistes en Russie s'élevaient à 2 milliards de dollars, alors qu'ils étaient de 45 milliards de dollars en Chine ! Chaque année, c'est la même proportion d'investissement depuis dix ans, entre URSS et Chine, de 1 à 20, ce qui indique le choix des capitalistes. La presse économique occidentale ne s'y trompe pas, qui parle à longueur de colonne d'un modèle chinois de transition contrôlée vers le capitalisme. La Chine reste d'ailleurs la seconde destination, après les USA, des investissements directs à l'étranger.

L'intégration sans secousse de Hong-Kong et de son importante place boursière dans l'économie chinoise confirme le sens du projet restaurationniste. Les nouvelles places boursières de Shanghai et de Canton deviennent puissantes et attractives pour les capitaux étrangers. Les importants capitaux de Taïwan s'investissent sur le continent. La Chine vient d'entrer dans l'OMC, et accepte d'emblée une baisse des barrières douanières à l'importation de produits agricoles à tel point que l'Inde s'en inquiète, elle qui résiste à l'OMC sur cette question depuis plusieurs années.

Les acquis minimums que garantissait le régime bureaucratique ont été détruits depuis 10 ans dans l'éducation (privatisée et payante du primaire à l'université), dans la santé (avec une différenciation de la qualité des soins selon les revenus). Le régime du PC Chinois a toujours exploité durement la main d'œuvre ouvrière. Les syndicalistes étrangers qui ont eu l'occasion de découvrir la réalité du travail des ouvriers en Chine rapportent des conditions d'exploitation dignes du capitalisme du XIXe° siècle, dans la mines ou dans certaines entreprises d'État. Pendant l'année 2000, 3500 mineurs ont été tués dans les mines d'état de Chine, un des taux de mortalité par tonne de minerai des plus élevé du monde. L'exploitation de la main d'œuvre chinoise bon marché est sa " mine d'or ", qu'elle exploite désormais en s'alliant aux capitalistes étrangers qui investissent sur place et introduisent des critères de rentabilité et un mépris pour les conditions de sécurité d'autant plus élevés que les salariés ne peuvent se défendre. Dans la " zone économique spéciale " de Shenzhen, ouverte aux

capitaux étrangers, 12.200 travailleurs ont été sérieusement blessés en 2000. Les capitalistes, qui avaient investi en Thaïlande ou en Corée pour bénéficier de salaires bas, sont confrontés désormais dans ces pays à l'essor d'un mouvement syndical puissant qui, par la grève, obtient des hausses de salaires, après avoir renversé les dictatures militaires qui empêchaient le développement du mouvement démocratique. Ils déménagent alors leurs usines vers la Chine ou le Viet-Nam où les salaires sont plus bas et la classe ouvrière muselée.

Selon les données disponibles en 98, en Chine le secteur d'état représenterait 37% du Pnb, le secteur privé 33 %, le reste un secteur coopératif ou la propriété privée est aussi présente. Et depuis 4 ans le secteur privé a encore progressé. Les chiffres du chômage officiels sont de 3 %, mais la réalité est autre, dans de grandes villes du nord du pays, il est de 20 à 30 % Les autorités s'attaquent désormais au " dégraissage " des immenses combinats industriels d'État, avant de pouvoir en privatiser la partie les plus rentable.

La direction prise par la politique de la bureaucratie chinoise ne fait pas de doute, et il faut la caractériser clairement comme une restauration capitaliste déjà très avancée, malgré le verbiage mensonger des caciques staliniens qui prétendent incarner un « socialisme de marché ». Le même processus a lieu au Vietnam.

Certes, le pouvoir en Chine oppose certaines résistances aux exigences impérialistes : il veut bénéficier des transferts de technologie, contrôler la monnaie, maintenir des barrières douanières (qui ne dureront pas longtemps après l'adhésion à l'OMC), et n'autoriser les investissements étrangers aux secteurs qui ne concurrencent pas l'industrie chinoise existante, comme la haute technologie, le pétrole, le nucléaire etc... Il serait erroné d'interpréter ces résistances comme celles d'un " État ouvrier " ou d'une " logique non capitaliste ". Elles sont la manifestation de la volonté de la bureaucratie de restaurer le capitalisme à son profit et de se préparer à la concurrence mondiale. Elle veut se transformer en nouvelle bourgeoisie, mais ne veut pas d'une restauration qui ne profiterait qu'à des capitalistes étrangers, ce qui, à terme, menacerait son pouvoir.

Dans les deux cas, Russie ou Chine, on peut parler de gouvernement pro capitalistes qui œuvrent à la restauration. Et il ne reste rien dans les lois économiques, dans les actes de l'appareil d'état indiquant une quelconque logique différenciant ces états d'états capitalistes. De plus, l'exemple de la Chine apporte une leçon inédite à tirer de ces 10 ans de restauration capitaliste ouverte : cette restauration est plus efficace quand elle est conduite par un État fort et un pouvoir centralisé, avec l'étape d'une sorte de capitalisme d'État, que lorsqu'elle est conduite selon les " thérapies de choc " du libéralisme et du FMI.

Les capitalistes en ont conclu qu'il était plus sûr d'investir dans un pays où règne le régime du parti unique, plutôt que de déverser des crédits dans le tonneau de Danaïdes de l'économie russe.

En Chine comme en URSS, il faut cesser de parler d « 'État ouvrier », même très dégénéré ou déformé, de " société d'exploitation non capitaliste ", ou bien de « société en transition ». S'il y a une transition, c'est vers le capitalisme, et ce sont les bureaucrates qui mènent la danse pour se transformer en nouvelle bourgeoisie..

Sauf à considérer que l'état chinois n'a pas changé de " nature " uniquement parce que le Parti Communiste Chinois reste au pouvoir. Il semble que pour beaucoup de camarades, le problème réside là. Il leur serait difficile de penser que la restauration soit organisée par un régime dirigé par un parti qui s'appelle encore " communiste ", en Chine (ou au Vietnam), alors qu'elle serait plus facilement pensable en Russie, où les différentes fractions de la bureaucratie se sont différenciées en plusieurs partis, dont les plus importantes se sont débarrassées de l'étiquette " communiste ".

En conclusion

Notre mouvement doit ré-axer son travail de solidarité anticapitaliste en direction des pays de l'ex-URSS, de l'Europe de l'Est, de la Chine et l'Indochine. Ils seront le théâtre de luttes de classes importantes dans les années qui viennent. La priorité est la solidarité des syndicalistes des pays impérialistes avec les éléments naissants d'un nouveau syndicalisme indépendant. Le mouvement contre la globalisation capitaliste nous fournit l'occasion de faire converger les militants les plus avancés, les groupes et mouvements qui se dégagent dans ces pays, dans une action internationale riche d'un partage d'expériences mutuelles. Pour regrouper les éléments les plus avancés, ceux qui se posent la question de forger de nouveaux partis anticapitalistes luttant pour un vrai socialisme démocratique, nous devons clairement tirer les leçons de ces dix ans de restauration capitaliste. Il ne s'agit plus de réaliser simplement une « révolution politique », mais une révolution sociale et démocratique, une rupture avec un capitalisme globalisé aux multiples facettes.